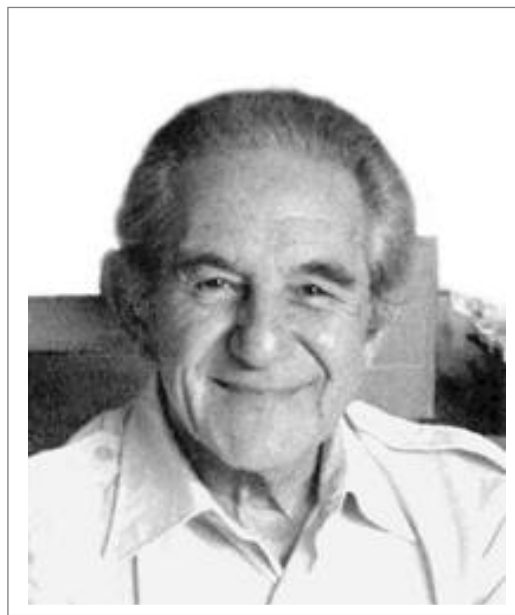


*Ni Attachements
Ni Aversions*

L'AUTOBIOGRAPHIE D'UN MAITRE



par Lester Levenson

L'histoire d'un Maître américain
et de sa propre illumination spirituelle

Pour la première fois, un Maître américain nous raconte l’histoire de sa vie en détail étape par étape dans un langage simple. Il nous révèle comment il a acquis les extraordinaires pouvoirs de l’omniscience, l’omniprésence et l’omnipotence.

Ce Maître du vingtième siècle a atteint son immortalité non pas sur les rives du Gange, ni sur les hauteurs de l’Himalaya, mais au cœur du bruyant New York.

Par le passé, quiconque cherchait des informations sur la compréhension du bonheur et sur la paix ultime devait se tourner vers les enseignements venant de l’Orient.

Lester Levenson – né dans le New Jersey, ancien physicien et homme d’affaires – nous montre un chemin vers la liberté que les Occidentaux peuvent aisément comprendre et suivre.

Lawrence Crane

Auteur et enseignant de la “Release Technique” de Lester

Cela a été un grand privilège pour moi que de traduire cette autobiographie de Lester Levenson.

Au cours de cette traduction, j'ai fait le choix de respecter au plus près, la pensée, les mots, la manière simple et directe de s'exprimer de Lester Levenson. Lester nous parle plus qu'il nous écrit.

Je remercie Larry Carne de la Release Technique® et tous ceux qui ont permis, contribué et aidé à cette traduction.

Je vous souhaite d'être touchés par l'humilité et l'amour de ce Maître venu nous éveiller au 20^{ème} siècle avec des mots simples et un vécu dans lequel chacun d'entre nous peut se retrouver.

Chantal Mallet

Traductrice

Ni Attachements Ni Aversions

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
PREMIÈRE PARTIE	
BC*	1
LA VIE AVANT LA CONSCIENCE	
DEUXIÈME PARTIE	
LA LIBERTÉ	63
TROISIÈME PARTIE	
A.C.	77
LA VIE APRÈS LA CONSCIENCE	
QUATRIÈME PARTIE	
LA SAGESSE DES “POURQUOI” ...	93

**Lester Levenson fait un jeu de mot avec BC en anglais : “Before Christ” = Avant Jésus Christ et BC : “Before Consciousness” = Avant la conscience. Il fait le même jeu de mot avec AC en anglais : “After Christ” = Après Jésus Christ et AC : “After Consciousness” = Après la conscience. NDLT*

Introduction

Quand je pense que ce livre me concerne, j'ai des sentiments de servilité. Ce n'est pas facile pour moi d'être d'un ego¹ et pourtant je dois parler à la manière d'un ego afin de pouvoir communiquer.

Une fois que vous voyez votre véritable Moi intérieur, votre Être, il est très difficile de s'identifier à : "je suis un individu séparé" – c'est-à-dire l'ego.

Mais je vais continuer le récit de cette histoire.

Je suis tombé dans ce que chacun d'entre nous recherche. Je n'avais aucune idée que c'était là. Tous mes désirs ont été comblés ; toutes mes souffrances sont parties, toutes mes maladies ont disparu.

Je suis entré dans un état de bonheur exalté si extraordinaire qu'il est difficile de le décrire.

Chaque personne dans le monde est à la recherche de cette joie.

C'est pour cela que si peu de gens la trouvent.

Mais la manière dont j'y suis arrivé peut être transmise aux autres de manière à ce qu'ils la trouvent eux aussi.

Je parle de quelque chose dont presque personne n'a encore fait l'expérience. Comment puis-je le décrire ?

Aucune limite sur rien dans aucune direction que ce soit. La capacité à faire tout ce qu'on veut par le simple fait d'y penser. Et c'est bien plus que cela.

Imaginez la joie la plus grande que vous puissiez avoir, multipliez-la par cent et dites-moi ce que vous ressentez.

Vous la ressentirez seulement au niveau auquel vous êtes capable de la ressentir, d'en faire l'expérience. On ne peut pas y accéder intellectuellement par le mental.

Imaginez être follement amoureux de quelqu'un et de l'embrasser dans une étreinte amoureuse, votre esprit ne pensant à rien d'autre qu'au bonheur intense de l'étreinte. Maintenant multipliez cela pour deux personnes, quadruplez-le pour quatre personnes, et ensuite multipliez-le par quatre milliards en incluant les quatre milliards de personnes sur la terre.

Voilà ce que l'on ressent.

Lester Levenson

¹ *Ego ou mental. Lester Levenson veut dire que nous nous identifions à notre ego, à notre mental. L'ego n'est pas notre nature profonde, notre Moi profond, notre Être.*

Première Partie

B.C.

La Vie
avant
La Conscience

L'amour, c'est la confiance

J'étais un type ordinaire qui cherchait le bonheur dans l'argent et les femmes, me frayant un chemin à travers la vie comme tout le monde. Ne le trouvant jamais, j'ai continué à me taper la tête contre les murs de ce monde si fort que je me suis presque fait exploser la tête. J'avais des ulcères, des migraines, des jaunisses, des calculs rénaux et finalement j'ai fait deux infarctus du myocarde qui m'ont pratiquement laissé pour mort.

C'est cette extrémité qui m'a mise dans la bonne direction, vers la connaissance du sens réel la vie.

Cette connaissance m'a apporté un contentement, une réelle paix imperturbable. Les gens peuvent mal me parler, me crier dessus, faire ce qu'ils veulent, cette paix au fond de moi-même ne change jamais.

Elle est là tout le temps.

J'étais un rebelle contre la société et je me suis tapé la tête contre les murs jusqu'à ce que je découvre comment sortir de cela.

Maintenant que j'ai découvert la paix, les autres n'ont pas besoin de se taper la tête si dur pour la trouver. Elle est là, disponible pour qui la veut.

Si vous voulez vraiment la Connaissance et la Liberté, vous les trouvez. Tout ce dont vous avez besoin, c'est de vous – et de votre désir pour cela. Vous êtes le livre. Vous êtes le véritable livre¹. Un désir intense de l'être vous ouvre à qui vous êtes véritablement.

C'est ce qui arrive. Mais nous souffrons tellement d'aveuglement de nos jours que nous avons besoin d'un enseignant, de quelqu'un qui sait et qui peut nous montrer le chemin.

En vous, il y a une puissance, une connaissance et une intelligence illimitées. Vous ne faites que vous ouvrir à ce que vous savez déjà au niveau de votre subconscient, à ce que vous avez toujours su et que vous saurez toujours.



Dès le début, j'étais perplexe. Je ne pouvais pas comprendre le monde. Je me rebellais contre lui et en même temps, je voulais faire les choses comme il fallait. Depuis mes années qui ont suivi l'université jusqu'en 1952, je me suis évertué à faire ce que je pensais être correct, être bien.

J'avais un diplôme en physique et je voulais être le plus grand physicien du monde. J'ai eu mon diplôme universitaire en 1931. A cette époque-là, il n'y avait pas de travail pour un physicien, alors je me suis reconverti en ingénierie mécanique. J'ai travaillé comme ingénieur aéronautique, civil, mécanique, électrique, naval, dans les travaux publics et dans le bâtiment.

¹ *Lester Levenson veut dire que tout ce que l'on cherche à l'extérieur est inscrit en nous.*

Je trouvais un travail et ça ne durait pas un an parce que je ne me sentais pas à l'aise dans ce travail. Alors, j'essayais un autre secteur d'ingénierie et puis un autre. J'ai essayé de me lancer dans les affaires à mon propre compte. J'ai eu beaucoup d'affaires, à nouveau pour de courtes périodes. Ça marchait, ensuite je m'en lassais et je les perdais.

Je n'arrêtais pas de changer encore et encore, sans jamais comprendre, jusqu'en 1952. C'est alors que j'ai réalisé que ce que je cherchais n'était pas dans un travail ou dans les affaires. Aucun travail, aucune entreprise, même lorsque j'étais dedans et que ça marchait, ne pouvait me donner cela.

Pendant toute ma vie, j'ai cherché inconsciemment ce que j'ai découvert en 1952.

MOI.



Je suis né à Elizabeth, dans le New Jersey, le 19 juillet 1909.

Mon premier souvenir est celui de l'eau. J'ai toujours aimé l'eau.

Lorsque j'avais quatre ans, j'avais l'habitude de marcher deux longues rues, puis deux petites rues jusqu'à un grand quai d'amarrage et de loisirs dans le port d'Elizabeth.

Je grimpais sur un mur au bout du quai – qui faisait environ 60 centimètres de haut et 90 centimètres de large – et je me couchais là avec la tête dans le vide et je regardais l'eau couler pendant des heures, pendant de si longues heures qu'un jour ma mère est venue me chercher. Quand elle m'a trouvé, elle a failli s'évanouir en me voyant, ce petit bambin, à moitié dans le vide au-dessus du quai. Elle m'a gentiment pris par la main et avec un sourire, elle m'a dit "Viens, on rentre à la maison" Elle ne m'a jamais grondé. Elle m'a juste dit que je ne devrais pas faire cela car je pourrais tomber.

Mais je ne suis jamais tombé. Ce n'était pas quelque chose à quoi je croyais.

J'aimais tellement l'eau que je retournais me promener sur le quai.

Même lorsque j'étais enfant, je n'avais pour habitude de croire ce que les autres me disaient. Ma mère m'avait prévenue que les bananes vertes rendent malade. J'adorais les bananes. J'avais déjà mangé des bananes vertes et je n'avais jamais été malade. Afin de le démontrer, un jour, j'ai mangé une douzaine de bananes vertes et je lui ai dit "Regarde maman ! Je me sens bien !"

Elle a tout simplement ri.

Ma mère m'adorait. J'étais là, tellement petit et j'agissais comme un adulte, lui enseignant les choses par la preuve.

"Nous sommes des êtres illimités – limités seulement par les concepts de limitation que nous gardons dans notre mental."

Ma mère vibrait d'un amour que l'on rencontre peu. De toute sa vie, elle ne m'a jamais grondé. Jamais.

Son cœur était tellement bon que quoiqu'elle demande, on n'avait d'autre choix que de le faire pour elle. Ce n'était pas seulement moi mais c'était la même chose pour mes trois sœurs. Nous ne pouvions jamais lui refuser quoi que ce soit parce qu'elle se mettait tout le temps en quatre pour nous aider. Elle ne nous disait jamais "Non". Ne nous disait jamais "Non" sur rien.

Lorsqu'elle est morte, des foules et des foules de gens sont venues aux funérailles et nous ne nous y attendions pas du tout. Elle aimait chaque personne qu'elle rencontrait. Quelle personnalité rayonnante ! Tous mes amis, tout le monde l'aimait.

Elle était la flamme qui guidait notre famille.

Elle était si généreuse. Je rentrais à la maison, je me déshabillais et je jetais mes chaussures et mes vêtements partout. Elle me suivait et les ramassait, sans jamais un mot dur.

Mon père était tout le contraire. "Maintenant, tu fais ça, sinon..." Je le défiais et ensuite, je courrais me mettre derrière ma mère pour qu'elle me protège.

Lorsque j'étais adolescent et que je fréquentais des filles, elle disait gentiment "Fais bien attention Lester, fais bien attention."

Je disais "Ne t'inquiète pas maman. Je sais ce que je fais." Je pensais que j'étais un homme.



J'étais un enfant petit, tranquille et irrésolu, toujours au bout du rang à l'école à cause de ma petite taille. Ma caractéristique prédominante était la timidité.

C'est une chose horrible d'être timide. Lorsque j'avais environ six ans et que je devais réciter un poème pour Noël, ma mère était aux anges, elle m'aidait avec application. J'essayais de ne pas l'apprendre, mais je finissais par l'apprendre uniquement pour la rendre heureuse. Et puis j'étais malade le jour de la fête de Noël. J'étais vraiment malade.

J'ai fait la même chose tout au long de ma scolarité. Je ne me suis jamais levé devant une classe. J'étais toujours malade les jours des oraux quand je devais parler devant la classe. Je ne pouvais tout simplement pas. Même quand un enseignant m'appelait, je rougissais et je rougissais, et je me sentais incapable de parler.

Lorsque je rougissais, les autres disaient "Regardez, il rougit !" Je devenais de plus en plus rouge et j'avais juste envie de mourir.

Même après l'université, si je voyais une fille que j'aimais descendre la rue, je contournais le pâté de maisons pour l'éviter, même si j'étais sur le trottoir de l'autre côté de la rue. Je mourais chaque fois que je m'approchais d'une fille que j'aimais.

Pourtant, j'ai finalement fini par y arriver, lentement, et la timidité a fini par partir avec une fille en particulier.

J'étais un enfant extrêmement secret et replié sur lui-même et je me demandais ce qu'était la vie. Je n'y voyais pas de sens. Je n'ai jamais eu le sentiment d'appartenir à ma famille, à la société. Je ne comprenais pas le pourquoi de la vie même. Cela n'avait aucun sens pour moi. Je me sentais comme un étranger dans ce monde. Ce sentiment ne me lâchait pas. Jusqu'à ce que je me réalise, je n'ai jamais eu le sentiment d'appartenir à ce monde ou d'y trouver ma place.

C'était peut-être le sentiment de "ce n'est pas l'endroit où il faut être" ?

Mais j'ai essayé de trouver ma place. J'ai essayé de faire ce qui était bien. J'ai essayé de faire ce que l'on attendait de moi. Essayé d'être comme tout le monde.

Mais j'étais toujours irrésolu. Je voulais toujours savoir pourquoi et je n'avais pas de réponses.



Mon père était grand, bel homme, égoïste, toujours impeccablement habillé. Ce n'était pas du tout un intellectuel ; il avait les objectifs habituels de ce monde. Ma mère par contre, s'est toujours intéressée à la culture. Lorsque j'étais enfant, elle m'emmenait voir des spectacles et les musées à New York. Mais mon père restait à la maison.

Elle m'a emmené voir des spectacles à Broadway, des comédies musicales, les cirques Barnum et Bailey. J'imagine que c'était sa manière de me faire connaître la culture et l'amusement.

Mes parents voulaient que je sois médecin ou avocat. Mon père n'arrêtait pas de se vanter à mon sujet, sauf quand j'étais présent. Alors, il faisait complètement l'inverse. C'était idiot.

Mon père exprimait ses émotions fortement; il me prenait dans ses bras et m'embrassait en public, même quand j'avais 20 ans. Je trouvais que ce n'était pas viril et je détestais ça. C'était sa manière à lui d'être chaleureux et de montrer ses sentiments.

Mes parents n'étaient pas pratiquants mais mes grands-parents des deux côtés étaient très religieux. C'étaient des Rabbins. J'ai vu des photos de mes arrières grands-pères, des rabbins à l'allure très aristocrate et distinguée.

Mon grand-père a quitté la Russie afin d'éviter que ses fils soient enrôlés dans l'armée. Il a acheté un passeport au nom de Levenson. C'est l'histoire de mon nom. Mon nom d'origine est Prehonnica.

J'ai trois sœurs : Florence, d'un an et demi plus âgée que moi, Doris de cinq ans plus jeune et Naomi, plus jeune de 10 ans.

Mon père préférait Florence. Elle me taquinait, provoquait un conflit et je me faisais gronder. Je ne pouvais rien y faire.

Mais je me suis toujours bien entendu avec mes plus jeunes sœurs. Lorsque mon père est décédé, je suis vraiment devenu leur père et je me suis occupé de la famille.

Ma plus jeune sœur a toujours été la petite dernière pour moi. Maintenant elle est grand-mère, mais pour moi, elle est encore une toute petite fille. Maintenant je comprends pourquoi des parents de quatre-vingts ans traitent leurs enfants de soixante ans comme des enfants.

Notre famille a toujours été proche. Mes sœurs et moi avions l'habitude de nous retrouver dans la cuisine, autour du réfrigérateur, en revenant d'un rendez-vous galant, à une, deux, trois heures du matin et de parler pendant des heures.

Nous étions un groupe chaleureux.

Mon père était un homme d'affaires. Il était épicier. Il avait environ une demi-douzaine d'employés. C'était avant l'apparition des supermarchés A&P et des autres chaînes de magasins.

Nous avons toujours vécu mieux que la plupart des gens autour de nous. Pourtant mon père n'est jamais devenu riche. En fait, pendant ma vie d'adulte, il avait plutôt des dettes. Les supermarchés A&P l'ont mis sur la paille.

Ensuite dans les années 20, mon père s'est lancé dans l'immobilier, grim pant les échelons et il finit par posséder beaucoup de terrains un peu partout. En 1929, il s'en sortait très bien et il avait une voiture – c'était quelque chose dans ces années-là.

Ensuite en 1930, il a ouvert un snack-bar. En réalité, c'était une papeterie mais j'ai commencé à proposer des sandwiches et du café et ça a eu plus de succès comme snack-bar.

Le snack-bar était le centre de la famille jusqu'au décès brutal de ma mère suite à une pneumonie. Mon père ne s'en est jamais remis. Il est tombé malade et pendant un an et demi et il s'est laissé mourir en se languissant de ma mère.

Lorsque mon père est décédé, mon oncle voulait que je dise les prières sacrées que l'on dit pour les morts. Je l'ai regardé droit dans les yeux et je lui ai dit : "Est-ce que ça le fera revenir ? Si la réponse est oui, alors je veux bien."

Il s'est simplement détourné.

Je n'ai pas dit la prière parce que je ne pensais pas que cela le ferait revenir.

Après le départ de mon père, je suis en quelque sorte devenu le père de la famille. Ma plus jeune sœur Naomi était au lycée. Doris en était déjà sortie et Florence avait commencé à enseigner. Elle était vraiment toute seule.

C'est ainsi que je suis devenu le chef de famille et le patron du snack-bar. Quand je l'ai repris, il y avait une dette de dix mille dollars à cause de la maladie de mon père.

Et comme les affaires ne marchaient pas bien, j'ai gardé mon travail comme ingénieur dans une entreprise de climatisation. Je travaillais vraiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour que ça marche.

Mon père nous avait laissé des dettes énormes. Voulant sauver l'honneur de la famille, j'étais déterminé à payer toutes les dettes. Alors, j'ai arrangé un peu le magasin et ça a commencé à marcher. En un an, toutes les dettes étaient remboursées.

L'année qui a suivi la mort de ma mère, elle me manquait tellement que je ne pouvais pas dormir une nuit entière. A l'époque, je pensais qu'avoir du chagrin était la chose à faire. Maintenant je sais que ce n'était rien d'autre que de l'égoïsme. Je voulais avoir le réconfort de sa présence, de l'amour qu'elle me donnait. Ce qui me manquait c'était l'affection qu'elle me donnait.

Et à cette époque-là, je ne croyais pas qu'il y avait une vie après la mort. Rien n'était réel, sauf ce que je pouvais ressentir, sentir, toucher et prouver de manière irréfutable. Ma mère tant aimée était devenue de la poussière.

**L'AMOUR, C'EST AIMER L'AUTRE
PARCE QUE L'AUTRE EST COMME IL EST**

Lorsque j'étais enfant, très peu de rues à Elizabeth étaient pavées et elles étaient sales. Il n'y avait que la rue principale qui était pavée. Les chevaux et les chariots étaient le seul moyen de transport. Il n'y avait pas encore d'électricité. Nous avions des lampes à gaz bien que nos voisins et nos amis avaient des lampes au kérosène.

Le dimanche, mon père nous emmenait en balade en attachant le cheval à la carriole. Les gens travaillaient douze heures par jour, six jours par semaine à cette époque-là. Mais ils étaient plus gentils. Quand le dimanche arrivait, nous faisons un pique-nique ou bien nous nous rendions visite.

Il n'y avait pas de radio, pas de télévision ou de cinéma. Je me souviens des premiers films en 1918. Ça coûtait 5 cents pour voir Pearl White, Tom Mix et toutes ces séries.

J'ai construit une radio aux alentours de 1920 à l'époque de ses balbutiements. J'étais au lycée. J'ai pris une boîte de flocons d'avoine et je l'ai entourée d'un fil de fer, j'ai mis un syntoniseur, j'ai ajouté une galène et une paire d'écouteurs, et à ma grande surprise, ça a fonctionné. La première chanson était "Demain, demain, comme je serai heureux." C'était une telle excitation que je ne l'oublierai jamais.

J'ai toujours été attiré par les sciences et la mécanique. J'étais toujours en train de jouer dans le grenier où j'avais un labo électronique, je faisais constamment des expériences avec de petits gadgets.

Quand j'étais enfant, je démontais à peu près tout dans la maison. Je démontais les pendules et en général je les faisais remarcher avec quelques pièces qui restaient en supplément.

Je devais avoir neuf ou dix ans quand j'ai démonté le piano. Je l'ai remonté juste avant que mon père ne rentre à la maison.

Je me souviens une fois avoir enlevé le ressort en acier du gramophone, et sapristi, quel boulot pour le remonter ! Ça m'a pris des jours, mais personne ne l'utilisait, alors c'est passé inaperçu. J'ai dû forcer comme un forcené, finalement j'ai réussi à remettre ce ressort en acier très dur en place et à faire fonctionner le gramophone.

Mes parents connaissaient mon penchant et on me prévenait toujours : Ne touche pas !

La première horloge que j'ai démontée n'a pas remarché après l'avoir remontée.

Je me souviens avoir été pris sur le fait pour autre chose.

J'avais neuf ans. On m'avait dit que je pouvais avoir tout ce que je voulais dans le magasin. Du coup, j'ai pris des cigarettes.

C'était les garçons de la bande qui m'avaient encouragé. Je prenais un paquet de cigarettes – des Lucky – ils les font toujours. Ensuite, on est passé aux Camel.

On se retrouvait le soir dans le grenier à foin, celui que mon père avait pour les chevaux, et on jouait les gros durs en fumant. On a même essayé le cigare un samedi et après avoir fumé, on est allés se balancer sur la balançoire près du grenier à foin. Cela nous a donné une telle nausée et rendu tellement malades que mon intérêt pour les cigares s'est arrêté là.

J'étais si malade que ma mère l'a remarqué bien que j'essayais de le cacher. Je me suis battu pour qu'elle n'appelle pas le médecin tellement j'avais peur qu'il découvre que je fumais des cigares.

Une fois j'ai donné une cigarette à Doris. Doris avait seulement quatre ans. C'est elle qui a demandé et je lui ai dit : "Bien sûr" et je lui ai donné.

Ça se passait dans la cuisine. Je ne savais pas que mon père n'était pas loin.

Elle a pris une grosse bouffée, l'a inspirée et a toussé et toussé et toussé. Et juste comme elle commençait à tousser, voilà que mon père est entré dans la cuisine. Qu'est-ce que j'ai pris ! Qu'est-ce qu'il a hurlé !

J'ai fiché le camp. Je suis sorti de la maison parce que je pensais que ça allait être catastrophique.

A cette époque-là aucune femme recommandable ne fumait. C'était vraiment considéré comme quelque chose de mal. Et on ne donnait certainement pas une cigarette à une petite fille de quatre ans.

Quand j'étais à l'école primaire, les parents étaient tellement occupés à travailler que nous étions livrés à nous-mêmes. Lorsqu'on rentrait de l'école, la première chose que l'on faisait était d'aller dans la rue et de retrouver la bande. On utilisait un balai pour faire une batte et on tapait la balle. On utilisait aussi des boîtes de conserve pour jouer à "Duck-on-the-rock"¹ ou d'autres jeux de notre invention. Il y avait toujours beaucoup de camaraderie entre les enfants à cette époque-là.

On avait la chance de ne pas être étouffés par une attention exagérée des parents. On apprenait mieux à s'occuper de nous-mêmes, un avantage sur les enfants de maintenant.

Je me souviens m'être acheté un vélo.

A l'âge de dix ans, j'ai prié Dieu tous les soirs pendant six mois pour avoir un vélo. Mais le vélo ne venait pas. Je le voulais tellement. Je me suis mis à bien réfléchir. Je me suis rendu compte que je pourrais livrer le journal et peut-être m'en acheter un. J'ai eu le boulot. A 50 cents la semaine, l'argent ne s'accumulait pas vite, mais j'ai eu mon premier vélo – un vélo à cinq dollars, en mauvais état, d'occasion.



¹ 'Duck-on-the-rock' est un jeu d'enfant dans lequel un joueur essaie de faire tomber un caillou posé sur un support pendant que le gardien l'en empêche.

Ma mère, qui était une grande pacifiste, m'a appris très tôt qu'il vaut toujours mieux éviter le combat plutôt que de se battre. Ce n'était pas du tout une bonne chose à m'apprendre car dans ces années-là les enfants étaient cruels et se liaient contre moi parce que j'étais juif et que j'étais petit.

Un jour, j'étais par terre et il y en avait cinq qui me tapaient dessus. Je ne pouvais plus le supporter et je me suis mis en colère. J'ai commencé à me battre comme une furie. Ils ont commencé à courir, et c'est moi qui les poursuivais, tous les cinq !

Je me suis arrêté soudainement et j'ai regardé. Je me suis dit : "Oh mon Dieu ! Dire que j'étais mort de trouille et les voilà, tous les cinq qui s'enfuient !" Je me suis dit : "Je ne montrerai plus jamais que j'ai peur." J'avais neuf ans et j'étais en cours moyen. Cette leçon ne m'a jamais quitté.

Nous avons pas mal déménagé pendant ma scolarité. Dès que j'étais inscrit dans une nouvelle école, je savais par expérience que le petit dur de l'école allait m'embêter parce que j'étais un petit juif. Alors c'était moi qui rapidement défiais le petit dur et je lui faisais suffisamment peur pour que l'on n'ait pas à se battre. J'avais peur mais j'avais appris à ne pas le montrer. Cependant, au fil du temps, mes peurs ont effectivement diminué car à force de prétendre que j'étais sans peurs, cela m'a enseigné à agir sans la peur.

En 1952, en devenant un être réalisé, j'ai perdu toute peur quelle qu'elle soit. Comme c'est merveilleux !



Je ne pense pas avoir eu d'expériences spirituelles quand j'étais petit garçon. C'était plutôt le contraire, j'étais plutôt contre toute cette idiotie.

En fait, j'étais fermement antireligieux. Je suis même allé contre mes parents sur ce sujet, surtout contre mon père avec ses idées d'imposer une loi concernant la nourriture. J'ai semé le trouble dans les habitudes kasher de la maison parce que je pensais que c'était ridicule.

Nous avions une bonne et je lui faisais acheter des steaks chez un boucher qui n'était pas kasher. Les steaks kasher étant de la viande fraîche, ils étaient durs comme du cuir. Les steaks qui n'étaient pas kasher avaient rassis et étaient tendres.

Une fois où mon père mangeait, il remarqua à quel point les steaks étaient bons. Je lui ai dit : "Tu aimes ?"

Il me dit : "Ils sont excellents."

Alors je lui ai dit "Et bien, ce n'est pas de la viande kasher." Il m'a regardé d'une manière, j'ai cru qu'il allait me mettre en pièces. Il n'a pas dit un mot tellement il était furieux. Mais il a continué à manger les steaks.

Je n'aurais pas dû faire cela. Cela montre le rebelle qui était en moi par moments.



La seule raison pour laquelle nous mangions de la viande kasher était due au fait que mon grand-père vivait tout près. Mon grand-père et mon père étaient des orthodoxes religieux.

J'ai reçu les pratiques religieuses d'usage jusqu'à ce que j'aie douze ans.

Quand je suis entré à l'université et que j'ai commencé à réfléchir sérieusement à cette éducation religieuse, j'ai pensé "Mince alors, ils m'ont bien eu !" Je me suis rebellé et je suis parti complètement à l'opposé. J'étais tellement antireligieux que je tournais Dieu en ridicule.

Je me souviens une fois avoir dit à mon grand-père orthodoxe : "Tu ne peux pas prouver ton Dieu. Qu'est-ce qui te fait croire en Dieu ?". Et il a répondu : "J'ai cru en Lui toute ma vie. Maintenant que je suis près de la fin, je devrais me mettre à ne pas croire ?" Cela m'a permis de me rendre compte de sa largesse d'esprit et de son amour pour moi.

L'AMOUR, C'EST ACCEPTER LES GENS COMME ILS SONT

La seule personne avec qui j'ai parlé de manière intime quand j'étais au lycée était Si, un ami plus âgé que moi. Il enseignait à l'université de Rutgers à Newark, la ville la plus proche et je l'admirais, comme un guide.

On ne parle pas philosophie avec un garçon de son âge. Je lisais et j'étudiais des sujets qui étaient bien au-delà de mon âge. A l'école primaire, j'étudiais les livres de médecine que mon père avait gardés de sa courte carrière médicale. Et au lycée je lisais des livres de psychologie, d'économie et de philosophie. Alors quand je suis arrivé à l'université, je connaissais bien tous ces sujets.

Si m'a vraiment aidé à aller au cœur de tous les philosophes comme Kant, Hegel, Schopenhauer. Je ne me souviens plus des autres mais je les ai tous étudiés très sérieusement et je les comprenais. Nous nous intéressions aussi à Freud et alors nous étudions de manière très intense – bien mieux qu'à l'université – la philosophie, la psychologie, l'économie, nous cherchions tous les deux des réponses.

Il ne les a jamais trouvées. Il pensait que la réponse viendrait de l'économie jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que ce n'était pas le cas, mais il n'a jamais trouvé ce que c'était.

Mais il était comme une lumière qui me guidait, pendant de nombreuses années, pendant mes années au lycée, à l'université et les années qui ont suivi.

C'est lui qui aimait faire du camping et qui m'y a initié. Nous passions l'été dans les Catskill Mountains et de temps en temps dans les Adirondack Mountains de l'état de New York.

C'était une belle vie communautaire de campeurs – il y avait tous les types. Il y avait M. Coar qui était pasteur. Jack, lui était chauffeur de taxi et un véritable activiste engagé new-yorkais. Et il y avait Si, professeur d'université et très philosophe. Et il y avait les autres.

Chacun faisait son propre camp et quelquefois celui d'un d'autre. Et le soir, on se rassemblait autour du feu de camp. On cuisinait notre plat préféré auquel nous avons donné un nom à nous. On prenait une grande bassine pour laver le linge – d'une douzaine de litres – et on y mettait de tout, des haricots, de la viande, du salami, des épices, des oignons, des légumes et des saucisses à hot dog. Ça cuisait pendant des heures et des heures. C'était vraiment délicieux.

Et souvent, après que tout le monde soit allé se coucher, Si et moi restions parler tard dans la nuit. Nous parlions de philosophie et de tous les "pourquoi" de la vie. Nous discutons surtout des deux principales écoles en philosophie : l'idéalisme et le matérialisme. Nous rejetions l'agnosticisme et ce qui ne menait à rien. A cette époque-là, je pensais que la philosophie était la meilleure manière de comprendre les choses. A présent, je vois la philosophie comme rien de plus que de tourner en rond avec des mots, puisqu'elle ne donne pas accès au sens de la vie.

Le matérialisme me plaisait. Le reste me paraissait sans intérêt. J'avais construit une philosophie matérialiste, basée sur le concret, tellement belle et solide qu'elle me

paraissait inébranlable. Je pouvais prouver tout ce que je disais. Aussi sûr que la loi de la gravité. Je tenais un crayon et je le laissais tomber. Ça marchait tout le temps. Et je disais : “Voilà la loi de la gravité. Maintenant, prouvez-moi que votre Dieu existe. Vous ne le pouvez pas. Alors, c’est qu’il n’existe pas. C’est n’importe quoi.”



Au lycée, j’étais plutôt le type intello, intéressé par les bouquins et les choses soi-disant au-dessus du reste. J’aimais la musique, surtout le jazz. J’ai appris tout seul à jouer du piano. Je pouvais vraiment jouer du jazz, je n’avais pas besoin du solfège. J’entendais un air et je le jouais.

J’étais bon dans tous les sports. Je jouais au handball et au tennis avec les meilleurs du lycée et de l’université. Et j’arrivais à les battre, tant que nous n’étions pas en compétition. En compétition, je n’étais pas bon du tout. Alors, je ne pouvais jamais jouer en équipe.

J’ai eu mon bac en 1925 avec les honneurs. J’étais un des meilleurs élèves mais j’ai toujours eu le sentiment bizarre, chaque fois que je passais un exam, que j’allais le rater. Au lieu de ça, j’étais toujours dans les meilleures notes. Ça a duré 12 ans ! Qu’est-ce que j’ai dû endurer comme angoisse avant chaque exam ! Cela montre à quel point je me sous-estimais. Si ça ce n’est pas un complexe d’infériorité !

En maths et en science, mes notes tournaient toujours autour de 90/100, sans étudier. En anglais et en histoire, j’arrivais tout juste autour de 80/100. Ça ne m’intéressait pas du tout.

Nous sommes tous très intelligents dans un sujet qui nous intéresse, quel qu’il soit ; nous sommes tous bêtes dans un sujet qui ne nous intéresse pas, quel qu’il soit.



Au lycée, bien qu’ayant ce complexe d’infériorité qui me donnait à penser que je n’étais pas attirant, les filles disaient souvent : “Oh, comme il est mignon.”

C’est une drôle de chose à vivre dans sa vie que d’être d’une manière et de se sentir l’opposé, tout le temps. Les filles pensaient que j’étais beau garçon ; je pensais le contraire. Je me rabaissais tout le temps.

J’avais un fort besoin sexuel et ma vie entière était centrée sur le sexe. Vouloir des femmes me faisait sortir de ma timidité, non sans un immense effort. Je faisais des plans “Comment est-ce que je peux me les faire ?” C’est à travers l’observation que j’ai appris à avoir les femmes que je voulais.

Et ça marchait magnifiquement bien.

Je regardais comment faisaient les autres garçons. Je remarquais ce que les filles faisaient et ce qu’elles n’aimaient pas. Les autres garçons balançaient leurs compliments avec tellement de désinvolture que les filles savaient que ce n’était pas sincère. Je voyais que les filles aimaient les compliments. Chaque fille avait quelque chose de bien en elle. Alors, je les complimentais, mais seulement sur ce qui était vrai.

J'avais aussi remarqué que les garçons parlaient beaucoup d'eux-mêmes ; les filles n'aimaient pas cela. Elles aimaient qu'on leur parle d'elles. Alors, je ne parlais pas de moi ; je leur parlais d'elles.

C'est comme cela que j'avais toujours les filles que je voulais. Toujours.

Je savais comment draguer une fille et l'avoir ; tout cela en dépit du terrible obstacle qu'était ma timidité. Une fois que j'avais établi le contact, alors la timidité n'était plus un obstacle ; c'était un atout. Les filles adoraient ma timidité!

Je respectais, j'adorais et j'idéalisais les femmes, et par conséquent, je n'aurais jamais pu aller vers une prostituée ou draguer une femme dans la rue. Je n'ai jamais pu comprendre mes copains d'université qui disaient qu'ils n'oseraient pas toucher à leurs petites amies – mais ils couchaient avec des filles qu'ils ne connaissaient pas, rencontrées dans la rue et qui en aucune manière n'arrivaient à la cheville de leurs petites amies.

Savez-vous pourquoi les types faisaient ça ? Pour eux, c'était ça le sexe.

Pour moi, le sexe, c'était de faire l'amour à la femme qu'on aime. Ça allait tellement de soi !

Le sexe faisait sortir les plus belles émotions enfouies en moi. J'avais le plus grand respect pour les femmes. Je voulais protéger leur réputation, je ne parlais jamais de ma vie privée. A cette époque-là, une femme célibataire qui avait des relations sexuelles commettait un péché impardonnable.

Au fond, le sexe faisait sortir le meilleur de moi et me rendait généreux.

A cette époque-là, quand les gens me demandaient si je croyais en Dieu, je disais : "Oui". Alors, ils me demandaient : "Quelle est ta conception de Dieu ?" et je répondais : "le sexe !". À leur surprise, je leur expliquais ce que cela faisait ressortir les sentiments humains les plus nobles et les plus beaux et que rien d'autre ne pouvait le faire aussi bien que le sexe.

Plus tard, j'ai découvert que le sexe bloque la joie à ce niveau-là et vous empêche de la chercher plus loin. J'ai atteint un état où maintenant j'ai tout le temps plus de joie que celle que le sexe peut me donner, même quand il est vécu à son meilleur. Il n'y a pas de limites à la joie que l'on peut vivre.



Déjà à l'école primaire, j'étais toujours follement amoureux. Chaque année, je tombais amoureux d'une belle fille. Je me souviens de la première, Marcella Higgins en CE1, Marcella Kahn en CE2, Ethel Solomon en Cours moyen 1ere année et ainsi de suite. J'étais follement entiché d'elles, cependant elles ne l'ont jamais su.

Ethel Solomon était assise en face de moi, de l'autre côté de l'allée. Et à chaque fois qu'elle me regardait, je devenais rouge. Je croyais mourir chaque fois qu'elle me parlait. La timidité poussée à l'extrême.

Vous voyez la vie de torture que j'ai eue ?

Pendant mon adolescence, nous organisions beaucoup de fêtes. Les garçons étaient toujours grossiers et directs avec les filles, alors les filles les évitaient et venaient vers moi pour se protéger parce que j'étais gentil !

A cause de ma timidité, je ne leur mettais jamais la pression – au contraire. Je voulais vraiment les protéger en dehors du fait que c'était agréable d'être leur héros.

En les protégeant, nous devenions plus proche. C'était naturel.

J'ai eu des relations sexuelles toute ma vie. Je ne couchais pas à droite et à gauche sans respect, mais j'ai couché avec beaucoup de femmes, une à la fois. Je voulais recevoir de l'amour de la femme avec qui je couchais.



J'étais amoureux et je continuais à sortir avec Annette au lycée et jusqu'à la moitié de mes années d'université.

Nous avons des relations sexuelles saines et naturelles, comme cela doit être lorsque deux personnes s'aiment. Lorsque l'on est adolescent, le sexe est vécu très intensément.

J'allais à l'université de Rutgers New Brunswick dans le New Jersey et elle allait à l'université de Pennsylvania. Nous ne pouvions pas nous voir à cause de la distance. Elle a commencé à voir d'autres types et un jour, elle me l'a dit au téléphone.

J'étais jaloux à l'extrême et ça me déchirait intérieurement. Je n'arrivais pas à le supporter. J'ai failli rater ma troisième année d'université. J'ai dû repasser les examens dans les matières principales. C'était juste sur un trimestre, alors j'ai quand même eu la mention.



Quand j'ai commencé l'université, il n'y avait pas beaucoup de résidences universitaires et j'avais une chambre loin du campus. J'étais contre toute idée d'associations d'étudiants à cause de leur caractère exclusif, alors, je les évitais. Toutefois, il y avait beaucoup de désavantages à vivre hors campus. Finalement, j'ai déménagé dans une résidence étudiante sur le campus.

De loger là, m'apportait une vie étudiante bien équilibrée. J'étais un bon étudiant et je participais aussi aux activités sociales, je participais aussi à tous les événements sportifs – je suivais même l'équipe de football dans ses déplacements – je jouais au handball, au tennis et je faisais beaucoup de natation.

J'adorais l'université. Cela ouvrait des voies à un grand timide comme moi pour naviguer dans le monde.

En entrant à l'université, on devenait tout à coup un homme. Tout à coup, on passait du cocon familial où l'on était traité comme un enfant à avoir son propre chez soi, sa résidence étudiante.

J'étais un homme et nous étions des hommes qui parlaient de sujets importants, de sujets d'actualité mondiale. Oh, comme nous étions intelligents ! Nous en savions plus que nos professeurs !

Nous parlions du monde, des femmes, nous jouions aux cartes souvent jusqu'à l'aube. Nous allions nous coucher une heure ou deux avant le cours de huit heures.

Je me souviens de la splendeur des universités dans ces années-là. "Hourrah, Hourrah, Rutgers. Je mourrai pour cette chère vieille université de Rutgers !". Le tout était d'une naïveté hollywoodienne – une sorte de conte de fées !

A cette époque-là, seuls les fils de riches allaient à l'université. Je ne me suis jamais considéré comme l'un d'entre eux. Bien que mon père m'ait aidé au début, j'ai terminé mes études avec l'aide d'un travail.

J'ai travaillé pendant ma troisième année d'université après avoir reçu une lettre qui disait : "Cher Lester, je ne peux plus t'envoyer d'argent. Je t'aime, Papa." La dépression avait eu raison de lui financièrement.

J'ai pensé que le monde s'écroulait puisque mes études universitaires étaient mon monde. J'ai même pensé au suicide ce qui devint une pensée récurrente jusqu'en 1952.

Cela m'a pris trois jours pour savoir comment j'allais terminer mes études ! J'ai tout de suite trouvé un boulot dans la Maison de la Fraternité où je vivais. Je faisais la plonge et je mettais le charbon dans la chaudière. Cela assurait en partie mes besoins. Quelques mois plus tard, j'ai pu avoir un vrai travail comme laborantin dans le département de physique.

Je me suis toujours senti pauvre. Comparé aux autres types, je l'étais. Le père de mon copain de chambre était millionnaire – dans les années trente ! Mais ça ne me faisait rien qu'ils soient riches. Ce qui m'embêtait, c'était de me sentir pauvre.

Nous ne faisons pas de différences dans la résidence. Nous étions des frères de résidence et naturellement nous travaillions les uns pour les autres. Nous avons l'impression d'être une grande famille heureuse, libre de l'oppression parentale.



Je me rebellais contre la prière quotidienne à la chapelle.

Nous devions aller à la chapelle tous les jours. Certains gars prenaient un jeu de cartes et jouaient pendant que le pauvre aumônier faisait le sermon. Nous parlions tellement fort que personne ne pouvait l'entendre. Il me faisait de la peine. Mais nous avons été entendus et ça a été changé ; il n'y avait plus que la prière du dimanche et c'était seulement pour ceux qui le voulaient.

On nous donnait les enseignements religieux habituels qui ne vont pas très loin. Quand on va à l'université et que l'on est jeune, on pense et on voit la sottise de ce que l'on essaie de nous mettre dans la tête.

La rébellion est venue pendant nos années d'université, aussi dans la manière dont nous nous habillions. Nous portions des manteaux en fourrure de raton laveur et des chapeaux melons ! Quel drôle d'ensemble. Mais de telles choses ont continué et continuent encore.



Le service militaire était obligatoire et je protestais contre ça. J'étais antimilitariste, et j'étais le pire soldat dans la pire compagnie.

On nous donnait de vieux uniformes de la première guerre mondiale. Ils étaient en laine, lourds et ils nous grattaient. Ma veste était trop petite et mon pantalon trop long. Lorsque ma veste était boutonnée je pouvais à peine respirer. Mon pantalon ressemblait à une culotte bouffante. Avec mon chapeau de style boyscout sur la tête, je ressemblais à un personnage comique d'Hollywood.

J'aimais cet accoutrement comique. Ça allait bien avec mon attitude vis-à-vis de l'armée.

C'était dans les manœuvres que je pouvais vraiment exprimer le mieux ce que je ressentais. Je faisais l'idiot. Ils commandaient "Marche, à droite !" et j'allais à gauche.

Une fois pendant les exercices, notre officier, un jeune gradé de West Point, a voulu nous accorder une pause. Il nous a demandé d'empiler nos fusils et a commencé tout un discours en insistant sur le fait que devons nous tenir éloignés du tas d'armes. "Restez loin des armes. Quand vous rompez les rangs, ne passez pas près des tas d'armes. Eloignez-vous d'eux. Et souvenez-vous, ne touchez pas aux armes !"

Au moment où il disait cela, instinctivement j'ai étendu mon bras pour toucher un tas, pensant qu'il ne me verrait pas. Mais à ce moment-là, il a tourné la tête et il m'a vu le toucher. J'ai vite retiré ma main. Mais malheureusement le tas de fusils avait été mal empilé et tout est tombé, faisant tomber deux autres tas.

Qu'est-ce que l'officier m'a mis ! Il était tellement furieux qu'il soufflait comme un bœuf. Il n'arrivait même pas à me parler.

J'ai eu un beau blâme pour ça.

Les deux gradés responsables de West Point m'ont convoqué à la fin de la deuxième année. Ils m'ont dit qu'ils allaient me recalcr. Ils ont dit que bien que mes notes étaient excellentes, mes exercices militaires étaient tellement sujets à blâme que je devrais refaire la dernière année.

J'ai réfléchi. Ensuite, j'ai pointé mon doigt vers eux et je leur ai dit : "OK, mais souvenez-vous bien de ça. Vous me recalcr, vous allez devoir me supporter une autre année. !"

Ils se sont regardés et ensuite ils m'ont dit : "Vous êtes reçu !"

Je n'étais pas idiot. Je savais que l'armée ne me ferait aucun mal en temps de paix.

AIMER ET COMPRENDRE C'EST LA MÊME CHOSE

J'ai été diplômé de Rutgers en 1931 à l'âge de vingt-deux ans.

Je voulais être le plus grand physicien du monde, mais je n'arrivais pas à trouver de travail. Les quelques rares physiciens qui travaillaient dans ces années-là avaient été licenciés. Malgré cela, je continuais à penser que j'allais conquérir le monde. Je cherchais du travail sans relâche. On m'en refusait jour après jour, mais je n'arrêtais pas de chercher.

Puisque je ne pouvais pas trouver de travail comme physicien, j'ai décidé de m'orienter vers l'ingénierie. La physique était la base de toute l'ingénierie, et pendant mes études, j'avais choisi ingénierie électrique et mécanique comme options supplémentaires. J'avais aussi suivi des cours de pédagogie nécessaires pour avoir une licence d'enseignement.

C'est ainsi que je suis sorti de l'université avec plusieurs orientations.

Mon premier travail était comme ingénieur aéronautique et n'a duré que trois mois car la société a fait faillite.

Ensuite, j'ai cherché un poste d'enseignant.

C'était tellement difficile d'avoir un travail que j'allais tous les jours voir le responsable au rectorat pour un poste. J'ai fait cela semaine après semaine jusqu'à ce qu'un jour – je pense que c'était pour se débarrasser de moi – il m'a donné un poste en remplacement d'un prof avec une classe d'incorrigibles. Ces élèves avaient déjà été mis à la porte de l'école pour actes de violence et étaient bien partis pour aller en maison de redressement. Cette classe avait pour but de récupérer ceux qui pouvaient l'être et les remettre dans le système scolaire plutôt que de les envoyer en maison de redressement.

Je voulais tellement travailler que j'étais heureux de prendre ce poste. Toutefois, en allant à l'école, au numéro neuf de Jacques Street School, j'ai rencontré le prof d'éducation physique de la ville, M. Allison, mon ancien prof de gym à l'école de Battin High. Quand je lui ai dit où j'allais, il m'a répondu: "Ne vas pas là-bas. Si j'étais toi, je n'irais pas. Ils ont pris quelqu'un d'autre avant toi et hier ils l'ont passé par-dessus la barrière. Et il est autrement plus costaud que toi. Reste loin de ça."

J'étais tellement motivé et je voulais tellement travailler, que je lui ai dit: "Je vais quand même essayer." J'avais tellement appris à dominer ma peur que j'ai osé relever le défi.

Je suis entré dans la salle de classe – ils étaient dans leur atelier de menuiserie – et il y avait un chahut monstre. Un des élèves était en train de scier un bureau en deux, un autre attaquait le plâtre d'un des murs au marteau et les autres faisaient tout et n'importe quoi.

Je suis allé voir celui qui sciait le bureau en deux et lui ai dit d'arrêter. Il m'a juste regardé et s'est retourné comme si je n'étais pas là.

Alors, je suis allé voir l'élève qui arrachait le plâtre du mur et je lui ai demandé d'arrêter. Il m'a répondu : "Vas te faire voir !"

Je suis allé au bureau, j'ai pris une planche – une planche d'environ deux centimètres d'épaisseur et d'un mètre de long – et j'ai hurlé comme un coup de tonnerre "Silence !"

Malgré cela, je n'ai eu qu'un bref moment d'attention.

Je suis allé vers l'élève qui sciait le bureau en deux, je l'ai frappé et il s'est arrêté.

Ensuite, je suis allé vers l'élève qui arrachait le plâtre du mur, il a commencé à courir mais je l'ai attrapé par derrière. Je ne lui pas fait grand mal.

Ce que j'étais en train de faire attirait l'attention de la classe. Alors je suis retourné au bureau et j'ai hurlé à nouveau "Silence !" A ce moment, ce que je craignais est arrivé. Le chef de la classe s'est levé et a dit : "OK les mecs, réglons lui..." et avant qu'il n'ait eu le temps de dire "son compte", j'étais déjà sur lui. Les deux mains sur la planche, je lui ai tapé sur la tête. Il s'est rassis, assommé. Heureusement, la planche s'est cassée en deux, ce qui m'avait donné une meilleure prise.

D'où j'étais j'ai crié : "OK, qui est le suivant ?" A ce moment-là tous les élèves de la classe se sont assis à leur place. Ils s'étaient soumis à mon défi et sont devenus silencieux.

Alors, j'ai ouvert la porte de la classe et bientôt, Mlle Kellog, la directrice, est venue jeter un coup d'œil. Elle avait l'air abasourdie. Je lui ai dit : "Entrez Mlle Kellog." Quand elle est entrée, elle n'arrivait pas à parler. Elle s'attendait à me trouver en morceaux mais j'allais bien et les enfants étaient tranquilles. Je lui ai dit : "Tout va bien." Elle a bégayé quelque chose et elle est partie, un peu médusée.

Tout cela s'est passé dans les minutes qui ont suivi mon entrée dans la classe. Pendant tout le reste de la semaine j'avais un excellent rapport avec les élèves, beaucoup plus que je ne croyais, car à la fin de la dernière journée quand je leur ai dit : "M. Peters revient demain", ils ont tous répondu en cœur : "Beuuu...", alors je leur ai dit : "Qu'est-ce qu'il y a ?"

"On vous aime bien. On aimerait que vous restiez !"

Au début, ça m'avait interpellé. Ensuite, je me suis rendu compte que c'était parce que je leur parlais dans un langage qu'ils comprenaient. Je leur parlais à leur niveau. Je ne les frappais pas par plaisir. Je n'avais même pas envie de les frapper.

J'avais la niaque et ça leur avait plu. Je communiquais mieux que ce que je pensais parce que je les comprenais. Je m'étais retrouvé en position de leader, d'enseignant. Ils avaient défié cela. J'avais relevé le défi et je leur avais montré que je pouvais être le leader. Ils comprenaient ça, ils l'acceptaient et ils aimaient ça.

C'était comme si je leur disais : "Regardez, c'est mon travail. On m'a mis en position de leader ici. Vous, les jeunes, ne devriez pas et ne pouvez pas me l'enlever. Si vous essayez, je ferai tout ce qu'il faut pour garder ma position de leader."

Vous ne pouviez pas avoir une classe si vous ne faisiez pas corps avec elle, si vous ne ressentiez pas quelque chose pour elle, si vous n'aviez pas de l'amour pour vos élèves. Un enseignant qui avait de la haine pour une classe ne pouvait pas la contrôler.

Grâce à ma capacité à communiquer, les gamins étaient avec moi. J'ai acquis la réputation de quelqu'un de strict en matière de discipline. On m'avait dit que je pouvais perdre mon poste si je frappais les élèves. Mais je l'ai fait quand même. Je pensais que c'était nécessaire pour les contrôler.

C'était intéressant la manière dont mes élèves réagissaient. Une fois, je me suis mis en colère et j'ai jeté la baguette qui servait à pointer au tableau à l'un des gamins alors qu'il se sauvait. Il l'a prise en travers du front et de l'avant-bras et il a eu deux belles marques.

Le lendemain à l'école, il est venu vers moi et m'a dit : "Et ben dites donc, M. Levenson, mon vieux m'a fichu une de ces raclées, il voulait que je lui dise qui m'avait fait ça. Mais je n'ai rien dit."

Il me protégeait.

Cette expérience avec les trente "incorrigibles" m'avait fait gagner le respect et mon premier boulot régulier comme enseignant. J'ai enseigné la géométrie à des élèves de collège et dans le lycée où j'avais été diplômé. Battin Hill était devenue une école de filles. J'avais vingt-deux ans et j'enseignais à des filles de dix-huit ans ! C'était humiliant.

A cause de mon extrême timidité, les filles me taquinaient ; elles venaient après la classe et se regroupaient autour de moi, elles se pressaient contre moi. Je me tortillais de malaise et elles le savaient.

Certaines s'asseyaient et remontaient intentionnellement leurs robes au-dessus de leurs genoux. Et je devais détourner les yeux.

J'avais l'habitude de retourner à la maison à pied car j'habitais à deux kilomètres. Certaines des filles qui avaient une voiture ralentissaient et criaient : "Houhou, vous voulez qu'on vous emmène ?"

"Non, merci" je répondais, espérant que la directrice ou un autre professeur verrait la scène. Elles n'arrêtaient pas de me taquiner.

Les boulots étaient rares, je voulais m'accrocher à ce poste. Je ne pouvais pas prendre le risque que la directrice ou que quelqu'un d'autre voit quoi que ce soit qui ne soit pas parfaitement respectable pour un enseignant.

A la fin de l'année, l'enseignant que j'avais remplacé est revenu et j'ai été envoyé dans un collège dans l'un des quartiers les plus pauvres d'Elizabethport, New Jersey. On m'a donné les élèves les plus difficiles, le groupe qui avait le Q.I. le plus bas.

Cette expérience de l'enseignement était bizarre. D'une certaine manière, j'étais dur avec les enfants, mais je n'ai jamais eu une attitude de supériorité. J'avais un rapport de personne à personne. J'essayais de les comprendre et de comprendre leurs agissements. J'ajustais alors mon comportement. Comprendre et aimer, c'est la même chose.

Je peux dire avec certitude qu'ils me protégeaient. Ils auraient pu me faire virer de l'éducation nationale plus d'une fois pour les avoir frappés et ils le savaient. Mais ils ne l'ont jamais fait.

Voyez-vous, ce n'est pas ce que l'on fait, c'est la manière dont on le fait qui compte.

Pendant la deuxième année d'enseignement, je me suis lassé et j'ai démissionné. C'était monotone et je voulais être un scientifique. Il n'y avait aucun boulot. J'étais frustré et j'étais confus. Je me sentais lourd, lourd de partout.

**ON N'AUGMENTE PAS SON AMOUR
ON SE DÉBARASSE SEULEMENT DE SA HAINE**

A peu près vers le milieu de la Dépression, je n'avais pas de travail, alors je suis allé camper pendant l'été. J'adorais le camping. C'était l'activité récréative que je préférais. Pendant de nombreuses années, que je travaille ou non, je prenais mon été et j'allais camper. Je jetais simplement un morceau de tissu au sol et me couchais dessus. Le plus souvent, je campais avec un ou deux copains.

Nous attrapions le poisson à la main. On appelait ça "chatouiller le ventre". C'était illégal mais c'était le moyen le plus rapide d'attraper le poisson. Je sentais les truites mouchetées sous les rochers. Lorsqu'elle est sous un rocher, la truite pense que votre main fait partie de l'environnement qui flotte autour d'elle et elle se sent en sécurité. Une fois le contact établi, ma main remontait vers la tête du poisson, je l'attrapais fermement et je la jetais rapidement sur la rive au moment où elle me glissait des doigts.

Mais il y avait une amende de vingt-cinq dollars pour chaque truite pêchée, alors on était deux pour les pêcher. L'un de nous guettait le garde-pêche. Chaque fois que l'on pêchait un poisson, on le cachait et on allait en chercher un autre. De cette manière, on avait un repas en quelques minutes.

J'adorais vivre de manière naturelle. On essayait de vivre naturellement, en mangeant des pommes et des baies sauvages qui poussaient dans les Catskills et aussi du maïs, des légumes et du lait que les fermiers nous donnaient parfois. Il nous arrivait aussi de boire du lait juste trait et encore chaud du pis de la vache. Même s'il avait une odeur forte et qu'il n'était pas bon au goût, nous nous disions que c'était naturel.

Camper était une échappatoire au monde. Toutes mes douleurs et mes ulcères disparaissaient en un jour ou deux chaque fois que j'allais camper ; dès que je revenais en ville, en quelques jours, mes maladies revenaient.



Un été, je suis allé camper dans les Catskills. Je suis arrivé au campement complètement crevé, tard dans la nuit. Fred était en train de se disputer avec quatre autres gars au sujet d'une fille, Virginia. Ils étaient tous dingue d'elle. La discussion continuait et je voulais dormir. Alors, j'ai dit à Fred : "Vas-tu la fermer et aller te coucher ?"

"Oh ça va Levenson, de toute façon tu n'as pas une chance avec elle."

Eh bien, c'était un défi et je relevais toujours un défi. Alors j'ai bondi hors du lit et je lui ai dit "Qu'est-ce que tu veux dire : je n'ai pas une chance ! C'est ma nana."

Ça s'est fini en engueulade juste entre Fred et moi. Fred disait : "Eh bien, je veux l'épouser !" Il pensait que ça allait me la boucler.

Alors, j'ai mis un terme à tout cela en disant : "Eh bien, j'ai l'intention de l'épouser moi aussi !" Dans le feu de la discussion, j'avais oublié que je ne la connaissais même pas.

Et Fred, dans un geste théâtral et galant m'a tendu la main et a dit : "Eh bien, que le meilleur gagne." Et nous nous sommes serrés la main. Je me suis dit : "Dieu merci ! Je vais enfin pouvoir dormir."

Le lendemain matin, quand je me suis levé, des piles et des piles de vaisselle sale étaient empilées autour de ce qui servait de cuisine. Rien ne pouvait être plus sale et désorganisé. Ça m'a dégoûté et j'ai dit : "Je ne peux pas rester ici. Je vais camper avec deux types que je connais quelques kilomètres plus haut à Oliviera."

Alors je suis parti pour Oliviera. En retournant pour prendre mon sac, il y avait une fille très attirante qui faisait du stop pour aller à Big Indian où les garçons campaient. Je l'ai faite monter et quand nous sommes arrivés au pont où je tournais à gauche, je lui ai dit : "Bon, je tourne à gauche ici."

Elle m'a dit : "C'est parfait. Je vais à gauche."

Deux cent cinquante mètres plus loin, je lui ai dit : "Je tourne à gauche ici."

Elle a répondu "Super. Je vais à gauche."

Je suis arrivé à l'entrée du chemin et je lui ai dit : "C'est ici que je vais."

Elle m'a dit : "Eh bien, c'est là que je vais."

Je lui ai demandé : "Où est-ce que vous allez ?"

Elle a répondu : "Je vais voir les garçons qui campent ici."

Je lui ai dit: "Oh ! C'est là que je vais."

Et me voilà qui arrive avec Virginia.

Bien entendu, Freddy et Kessle ont dit : "Regarde-moi ce petit malin, tu parles d'une vieille fripouille ! Il dit qu'il va camper à Oliviera et il revient en douce avec elle."

Les hostilités étaient ouvertes. Immédiatement, ils ont commencé à sortir des vanes à mon sujet. Ensuite Freddie a dit : "Ah ! Je sais ce qu'il est en train de faire. Il essaie de la mettre de son côté." Alors, il a entraîné les autres types à chanter "Sympathy."

Ça m'a rendu furieux.

Je me suis dit : "C'est bon. Je vais leur faire voir." Elle ne m'intéressait pas particulièrement. Elle paraissait superficielle. Mais le défi et leur attitude m'avaient motivé.

J'ai fait fonctionner ma bonne vieille tête. Elle habitait à Oliviera ce qui me donnait un avantage. Ensuite, elle avait une copine, Midge, qui était une des filles les plus intelligentes que je connaisse. Mais elle était aussi peu attrayante qu'elle était intelligente. Heureusement, son père était un très riche docteur et elle avait l'argent pour

compenser son manque d'attrait par des vêtements très chics. Virginia était jalouse de l'intelligence de Midge. Et Midge était jalouse de la beauté de Virginia.

J'ai monté un coup avec Midge juste pour avoir Virginia.

Et ça a marché.

Mais avant ça, un jour Freddie a invité Virginia au camp. Elle m'a demandé de l'emmener. Je lui ai dit : "Bien sûr."

Virginia et moi sommes arrivés au camp où était Fred et les garçons. Au moment où je garais la voiture, Fred est tout de suite monté de l'autre côté et a commencé à draguer dur Virginia. Je l'ai laissé faire, je n'avais pas le choix. Je passais inaperçu jusqu'à ce que je dise : "Oh ! Je pense que l'amour est la chose la plus merveilleuse qui soit." Et j'ai ajouté : "Fred, tu avais complètement raison !" Puis je me suis penché, j'ai mis mes deux bras autour de Virginia et je lui ai donné un véritable baiser et je l'ai serrée fort.

Fred a failli en mourir.

Virginia était scotchée parce qu'à ce moment-là on ne se connaissait pas tant que ça. Je ne la connaissais que depuis quelques jours. Une fois l'incident clos, j'ai dit à Virginia ce que j'étais en train de faire. Ça ne lui a pas plu du tout. Elle aimait l'attention des hommes et je lui gâchais toutes ses chances avec les garçons.

Virginia était une belle fille et une artiste. Elle l'emportait sur toute la sophistication d'Hollywood. J'aurais fait tout et n'importe quoi pour elle – sauf l'épouser. La poésie, les fleurs, les bains de minuit avec elle !

Je suis tombé amoureux. Mais parce que je ne voulais pas l'épouser, plus tard elle m'a quitté. J'ai trouvé ça dur.

Mais les montagnes ! Là-haut, c'était divin ! Tellement idéal. Pas de soucis. De la pure romance ; on nageait, on faisait du handball, du tennis, on dansait le soir, il y avait la nature.

Ça ne donne pas l'impression que ma vie a été dure quand je parle de l'été, n'est-ce pas ?

Ah ! Mais quelle agonie quand nous nous quittons ! Un bel été et un cœur meurtri pour des années.



J'avais une peur inconsciente d'être lié par le mariage, tellement forte qu'elle m'a toujours empêché de me marier. Je me sentais tellement lié tout le temps que j'avais peur que le mariage soit un lien supplémentaire ajouté au sentiment de non-liberté que je ressentais.

J'ai essayé de me forcer à me marier avec une fille adorable d'Elizabeth. C'était vers le début de la deuxième guerre mondiale.

Le Président Roosevelt avait signé la réquisition. J'ai pensé : "Je peux me retrouver à la guerre et mourir. Je devrais me marier et laisser un héritier."

Alors de but en blanc, j'ai dit à Selma : "Est-ce que tu voudrais m'épouser ?"

"Oui !" a-t-elle répondu.

J'ai dit : "D'accord, est-ce que tu voudrais que l'on aille en Virginie tout de suite ?"

Elle a dit : "Oui."

Alors nous sommes partis en Virginie où on peut se marier tout de suite. Tout le long de la route je ne pouvais pas parler. Après avoir conduit quelques heures, j'ai avalé péniblement ma salive et la gorge serrée, je lui ai demandé : "Est-ce que tu as faim ?"

Et elle a répondu : "Oui."

"D'accord, on va manger."

Pendant tout le repas, j'étais incapable de parler. J'avais l'impression d'être Atlas portant le poids du monde sur mon dos. Mais j'étais déterminé à aller jusqu'au bout.

Nous sommes entrés dans l'état de Virginie et nous nous sommes arrêtés au premier endroit qui disait "Mariages célébrés immédiatement."

Un pasteur est sorti et nous a dit : "Oh ! Vous voudriez vous marier ? Bien."

Quand il a dit "Bien" j'ai senti la terre partir sous mes pieds.

Ensuite, il a ajouté : "Maintenant vous devez vous installer en ville pendant trois jours avant que je puisse vous marier. La loi l'exige."

J'ai tout de suite vu comment m'en sortir. "Oh ! Dans ce cas, je ne peux pas attendre parce que je dois être de retour au travail." Ce n'était vraiment pas une excuse valable mais c'est sorti tout seul de manière incontrôlée. J'avais l'impression que le monde m'avait roulé dessus.

Je ne pouvais pas le faire.

Sur le chemin du retour, nous n'avons pas échangé un mot.

Après cet incident, je n'ai jamais revu Selma. J'avais trop honte. Je voulais la voir mais je n'y arrivais pas.

A cette époque-là, le blocage que je faisais sur le mariage était inconscient. Bien entendu, maintenant je sais ce que c'était. Inconsciemment je voulais tellement la liberté que je ne pouvais pas assumer les liens du mariage.

AIMER NOTRE ENNEMI EST LE SUMMUM DE L'AMOUR

Après ma rupture avec Virginia cet été-là, j'ai décidé d'aller à l'étranger et d'échapper à mes malheurs. On était en plein dans la Dépression et tout était difficile. J'étais terriblement malheureux et frustré de la manière dont ma vie se déroulait.

Un billet aller-retour pour Liverpool en Angleterre de cent vingt-cinq dollars a été le début d'une période de liberté loin de mes frustrations internes extrêmes, de mes tensions, de mes anxiétés. J'ai passé la plupart de mon temps à l'étranger à Helsinki.

C'était une ville tellement idéale, tranquille, propre ! Et le taux de change était très favorable. J'avais des centaines de leurs marks pour un dollar. Pour trois dollars par semaine, j'avais tout ce dont j'avais besoin.

Pendant cette période, je n'ai fait que vivre. J'avais économisé suffisamment d'argent quand j'étais enseignant.

Je n'ai fait qu'observer. La plus belle chose était de me fuir et de fuir mes malheurs. Ici j'étais dans un pays étranger avec des manières de faire inconnues, la langue – tout était différent. Cela me fascinait et par la même occasion me donnait une sensation d'élargissement. Je voyais que ce qui était bien dans un pays ne l'était pas dans un autre. Cela m'a aidé à accepter davantage les autres peuples et de leurs manières de vivre. Je crois que j'ai appris beaucoup plus de connaissances pratiques sur la vie et les gens en voyageant que je ne l'ai fait en quatre ans d'université.

Personnellement, j'ai trouvé que voyager est la plus belle manière de se distraire. Et juste derrière voyager, c'était de camper en pleine nature.

Même à l'étranger, je trouvais toujours une fille et je vivais de la même manière qu'en Amérique.



Je suis revenu en Europe en 1935 et j'ai cherché un travail comme ingénieur en air conditionné. Je pensais que l'air conditionné était l'avenir. Ça commençait juste à cette époque-là.

J'ai postulé pour un travail et chez Kelvinator, ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas besoin d'un autre ingénieur. Je leur ai dit que je travaillerais pour rien et j'ai effectivement proposé de travailler gratuitement.

J'ai commencé à travailler chez eux et au bout d'une ou deux semaines, ils m'ont payé quinze dollars la semaine. En peu de temps, je recevais 50 dollars par semaine. A cette époque-là, c'était un excellent salaire. Je me suis lassé du travail et je suis parti avant la fin de l'année. J'avais calculé que je pouvais vendre au prix de revient qu'avait Kelvinator et faire leur marge en me mettant à mon compte. J'ai utilisé l'adresse et le numéro de téléphone d'un ami qui travaillait dans un cabinet d'avocats. Mon bureau était dans ma tête. J'étais mon propre vendeur, ingénieur, installateur, électricien, plombier et dépanneur.

Mon premier chantier était une installation pour un magasin Red Cross Shoes en 1937. Quand j'ai fait l'installation, je l'ai faite de la manière que je savais être la meilleure.

J'ai ralenti le ventilateur et j'ai installé un équipement légèrement surpuissant. Je savais que ça durerait dans le temps.

Quand j'ai vendu l'installation, le propriétaire du magasin m'a demandé : "Comment est-ce que vous savez que ça va marcher ? Deux mille dollars, c'est une grosse somme."

J'avais une idée. Je lui ai répondu : "Si ça ne marche pas, vous ne me payez pas ! Je mets une clause au contrat mais vous le signez maintenant."

Je savais qu'avec sa signature, je pouvais emprunter de l'argent à la banque d'à côté pour faire l'installation.

J'ai fait l'installation, ça a très bien marché et il a payé.

Cela m'a lancé dans l'air conditionné. J'ai découvert que je pouvais travailler quatre mois par an et me faire plus d'argent que je me faisais comme ingénieur pendant une année entière.

C'était à l'époque où mon père est mort et où il a laissé un petit snack-bar avec dix mille dollars de dettes. Alors, je dirigeais mon entreprise d'air conditionné et le snack-bar en même temps. Je voulais juste payer les dettes de la famille et vendre le snack-bar. C'est ce que j'ai fait.

J'étais agité et je m'ennuyais. J'ai pensé aller à la grande ville : New York City. J'ai quitté le New Jersey et je suis allé à New York en 1938 avec une idée intelligente. J'ai ouvert un tout petit et très efficace snack-bar que j'avais appelé le Hitching Post. Un journal de New York avait dit que c'était le plus petit restaurant de New York – onze places autour d'un comptoir circulaire.

J'avais conçu le comptoir en frêne et un vieil artisan allemand avait fait les tabourets. Ils étaient beaucoup plus beaux que les tabourets en chrome et les meubles en plastique rouge que l'on avait l'habitude de voir à cette époque-là. Les murs étaient en acajou. Tout avait un air naturel de bois, avec une cheminée dans un coin.

J'avais vraiment tout bien calculé. J'achetais à un prix très bas et je faisais de très bonnes marges.

Nous vendions un sandwich chaud au rosbif avec une sauce maison pour dix cents et un sandwich Virginia chaud au jambon avec une sauce maison également pour dix cents. Notre tarte aux pommes maison était faite sur place et vendue pour dix cents "à la mode"¹ ou avec une tranche de fromage. La tarte était vraiment délicieuse.

Bien que les prix de vente étaient très bas, les bénéfices étaient bien plus élevés que dans la plupart des restaurants.

En 1941 j'avais trois restaurants Hitching Post qui fonctionnaient et un quatrième en route. Je gagnais mille deux cents dollars par semaine et à cette époque-là, je vivais à l'hôtel Taft sur Broadway, à New York City.

¹ servie avec de la glace à la vanille sur le dessus. NDLT

Je travaillais douze à quatorze heures par jour – sans m’arrêter – sept jours sur sept. Je travaillais toujours pendant de longues heures, pour deux raisons : d’abord, parce que je me lançais toujours dans les affaires sans argent, ensuite, parce que j’avais besoin que ce soit difficile pour fuir mon esprit si malheureux et si turbulent.

Et là, la guerre est arrivée.

En juillet 1941, j’ai été réquisitionné comme ingénieur pour la Commission Maritime américaine à Washington, D.C. Ils avaient besoin de bateaux pour livrer le matériel de guerre en Angleterre. Je travaillais dans la division qui délivrait les autorisations de plans pour la machinerie et la tuyauterie des bateaux.

Dès le moment où j’ai commencé ce boulot, je n’ai pensé qu’à retourner m’occuper de mes restaurants à plein temps. Cependant, j’étais coincé par ce travail. A cause de la guerre, je ne pouvais pas quitter cet emploi. On considérait que j’étais indispensable à l’effort de guerre et de ce fait, ils m’ont accordé un sursis de mobilisation.

Chaque samedi après-midi à 13h, je quittais Washington pour m’occuper de mes restaurants. Chaque dimanche soir à 19h je retournais à Washington. J’avais fait 750 longs kilomètres dans mon weekend.

Mais je ne pouvais pas m’en occuper à distance et j’ai fini par perdre tous les restaurants Hitching Post.

A la Commission Maritime j’étais surpris d’être confronté à un antisémitisme primaire de la part des ingénieurs qui travaillaient avec moi.

La première fois où je suis entré dans les locaux de la Commission, un des vieux ingénieurs m’a dit : "Viens voir par ici." Je me suis approché. Il m’a demandé si j’étais juif. Quand je lui ai répondu, il m’a dit : "Eh bien, je hais les juifs."

"Pourquoi ? " ai-je demandé.

"Parce que tous les juifs sont des escrocs. " m’a-t-il répondu.

J’ai continué : "Tu es en train de me traiter d’escroc ? "

"Tous les juifs de Brooklyn sont des escrocs" m’a-t-il dit. Alors j’ai répondu : "Je viens de Brooklyn", bien que ce ne soit pas le cas. Il est parti et il ne m’a plus jamais adressé la parole.

C’est ainsi que j’ai fait mon entrée dans la Commission Maritime. Mon sang bouillait quand j’étais confronté à l’antisémitisme mais je réprimais ma colère, au moins extérieurement.

Une autre fois, un de mes collègues est venu vers moi et m’a dit : "Tiens, j’ai acheté ça dans un de tes magasins. "

J’ai répondu: "De quoi est-ce que tu parles ? " Je n’avais pas de magasin à Washington.

Il m'a dit : "Je me suis fait arnaquer."

Je lui demandé à nouveau : "Un de mes magasins ? "

"Oui, tu sais, je l'ai acheté dans un magasin juif. "

Ça se passait comme ça, sans arrêt, avec mes collègues.

Pendant que je travaillais comme ingénieur pour Kelvinator en 1936, l'ingénieur en chef m'a dit : "Tu vois Lester, avant de te rencontrer, je pensais que les juifs et les noirs étaient pareils. Mais maintenant je pense que les juifs sont un tout petit peu mieux."

Ce ne sont pas des incidents particuliers. Ce genre de choses s'est répété tout au long de ma vie jusqu'à ce que je trouve la liberté et que je réalise que j'étais responsable de ce qui m'arrivait. Ensuite, ça s'est arrêté.

Quand j'étais enfant, je me faisais taper dessus parce que j'étais juif. Au lycée, on me mettait à part et je me faisais attaquer. A l'université, j'ai rejoint une fraternité juive. Les types de la fraternité non-juive avec qui je jouais au football de l'autre côté de la rue ne me parlaient pas s'ils me rencontraient au bal de l'université.

J'ai enduré ce traitement tout au long de ma vie jusqu'en 1952. J'entendais tout le temps des remarques, partout dans la rue. Je ne pouvais jamais y échapper.

Quand il n'y avait que très peu de travail et que j'avais besoin de travailler, on m'a d'abord donné un travail et ensuite on me l'a refusé au niveau du Mahattan Project parce que j'étais juif. Il s'agissait du projet qui devait développer la bombe atomique. Je n'ai jamais regretté de ne pas avoir ce boulot-là.



On m'avait classé 2B¹. De manière humoristique, j'ai pensé que ça voulait dire être là quand ils partent et être là quand ils reviennent.

2B voulait dire "essentiel pour l'effort de guerre". On avait besoin d'ingénieurs en particulier pour la production. Ce qui fait que mon incorporation a été repoussée jusqu'à la fin de la guerre, bien que j'étais soumis aux règles militaires comme n'importe quel homme en uniforme.

Quand je voyais quelques-uns de mes collègues également en sursis d'incorporation et qui étaient appelés, je me disais : "Un de ces jours, je vais devoir y aller."

Mais je n'arrivais pas à imaginer que je puisse tuer. Je sentais en moi que je ne pourrais jamais tuer un homme.

Mais ensuite je me disais : "Eh bien, il faudra que je tue. On peut m'envoyer au front." Alors, j'ai commencé à m'entraîner à pouvoir tuer au cas où je serais appelé. Je lisais toutes les atrocités que les nazis faisaient aux juifs et j'imaginai que j'étais l'un d'eux.

¹ Jeu de mot avec 'to be' : "être". NDLT

J'ai fait cela pendant quelques mois et malgré cela, à la fin, j'avais toujours le sentiment que je ne pourrais jamais tuer.

Je me disais : "Il faudra que je le fasse, peut-être que je n'aurai qu'à fermer les yeux et j'y arriverai."

En 1943, on m'a envoyé à Philadelphie. Une fois là-bas, je me suis lassé des bateaux et des systèmes de tuyauterie et petit à petit, j'ai réussi à rentrer dans les U.S. Engineers, je travaillais depuis le 120 Wall Street. Nous faisons les plans et les cahiers des charges pour des travaux de construction sur des installations de l'armée. J'étais de retour à New York City ! C'était ça mon plan.

Mais pendant toute cette période, j'étais malade. Psychiquement, j'étais anxieux et déprimé et physiquement, j'avais des ulcères, le rhume des foies, des désordres intestinaux et des migraines.

Pendant que j'étais à Washington je m'étais mis à avoir la phobie de passer sous un pont ou d'entrer dans un bâtiment pensant qu'ils pourraient s'écrouler sur moi. Bien que d'un point de vue rationnel, je savais que ce n'était pas possible, je n'arrivais pas à me débarrasser de la peur. Je m'obligeais à aller en-dessous des ponts de chemin de fer.

J'ai eu l'impression que je devenais fou. Et quand vous pensez que vous devenez fou, alors là, vous avez vraiment peur ! Cela m'a amené à chercher une solution. Je me suis mis à étudier Freud avec intensité.

Ensuite, j'ai fait une psychanalyse. Pendant quatre ans j'ai été suivi par un ancien associé de Freud, quatre fois par semaine. En 1946 il m'a dit que c'était fini en ajoutant que l'on ne pouvait rien pour certaines personnes.

Ça n'avait rien fait de bon pour moi.

QUAND ON AIME VRAIMENT ON NE PEUT JAMAIS VOUS FAIRE DE MAL

Après avoir été remercié par mon analyste, j'ai continué à vivre comme d'habitude.

Quand la guerre a fini, ayant travaillé comme ingénieur dans la marine pendant deux ans et comme ingénieur dans le bâtiment pendant trois ans, j'ai cherché une bonne entreprise dans laquelle je pourrais être embauché. On manquait cruellement de maisons et c'était difficile de trouver du bois. Alors, j'ai décidé de me lancer dans le négoce du bois.

Je n'avais jamais d'argent quand je me lançais dans une nouvelle affaire. Je devais toujours travailler sur les idées. L'argent n'amène pas l'argent. Ce sont les idées qui amènent l'argent.

Au Canada, une scierie facturait les planches trois dollars les mille pieds¹ ; aux Etats-Unis, ça coûtait dix dollars. Sept dollars était la marge normale par mille pieds. Ça en faisait une entreprise prospère.

J'ai pris la voiture et je suis allé au Canada. Pour un dollar, j'ai loué tout le terrain autour d'une usine de rabotage à St Raymond à environ quarante-cinq kilomètres de la ville de Québec. En échange, le propriétaire de l'usine devenait mon fournisseur exclusif. Je m'étais arrangé pour que les scieries des environs aillent chez lui pour sécher leur bois.

J'ai trouvé un autre type pour travailler avec moi. Il gérait le bureau de New York qui était mon appartement au 225 West de la 23^{ème} rue. Nous vendions le bois dans la zone New York-New Jersey. Il prenait les commandes et gérait les clients.

Au Canada, j'avais demandé à l'usine de rabotage de prendre le bois dans les piles en train de sécher, de les déposer sur un tapis roulant pour les raboter et de les charger directement dans un wagon de train de marchandise.

Le propriétaire de l'usine scellait le wagon, écrivait une liste de colisage, me la donnait et je lui donnais un chèque pour le bois et la manutention.

Ensuite, j'envoyais la liste de colisage par avion à mon contact à New York. Dès qu'il la recevait, il courrait chez le client, prenait le chèque du client et le mettait en banque pour couvrir le mien.

Je suis arrivé au stade où j'expédiais deux wagons de marchandise par jour et chaque wagon me rapportait trois cents dollars. J'aurais pu me faire quatre ou cinq cents dollars, mais trois cents me suffisaient.

Au tout début de mon entreprise, un client est parti en vacances pour plusieurs semaines. Cela aurait pu tout mettre par terre car j'avais besoin de son chèque pour couvrir celui que j'avais fait pour les deux wagons que je lui avais expédié. J'avais bonne réputation mais j'étais un étranger au Canada et un chèque en bois aurait causé ma perte. Un wagon tournait aux alentours de 2500\$ et j'avais un chèque de 5000\$ à couvrir.

¹Un pied = 30 cm. Le bois n'était pas vendu au m³ mais par mesure de 1000 pieds (300m) NDLT.

J'ai tout de suite pris un avion pour New York et j'ai demandé à deux ou trois banques de me faire un prêt pour payer le bois. Ils m'ont demandé quelles garanties j'avais et je leur ai dit : aucune. Je n'ai pas eu de prêt.

Il fallait que je trouve ces 5000\$ ou l'entreprise que je venais de monter s'arrêtait. Je me suis souvenu comment dans le passé je pouvais communiquer ma confiance à la personne à qui je parlais. J'en ai conclu que j'avais un manque de confiance. J'ai pris quelques jours pour la développer ; je retrouvais ce sentiment de confiance, je le faisais grandir en moi et je le renforçais jusqu'à ce qu'il sorte par tous les pores de ma peau. Alors, je savais que c'était bon.

Je suis rentré dans une banque peu connue, la Trade Bank and Trust Company au coin de la 7^{ème} avenue et de la 34^{ème} rue. Je savais qu'ils travaillaient avec les grosses sociétés de négoce en bois et je me suis dit qu'ils comprendraient ce qui avait à voir avec le bois.

Je voulais voir le directeur mais il était en vacances. J'ai répondu : "Bien, dans ce cas, je voudrais voir le sous-directeur".

Ils m'ont présenté le type le plus dur en affaires de la banque. Je savais que j'aurais mon prêt. Je n'ai jamais dévié de cette certitude.

Il m'a posé beaucoup de questions et j'ai répondu. Il m'a dit : "Très bien, revenez demain. Je pense que je vais vous l'accorder."

J'y suis allé le lendemain et il a commencé à me poser d'autres questions. Je voyais qu'il ne voulait pas me donner le prêt.

Il disait : "Est-ce que vous avez dit ça ?"

Je disais : "Non, j'ai dit cela." Il me posait des questions sur des choses très positives auxquelles j'avais pensé mais dont je n'avais pas parlé. Et pourtant, il les avait perçues ! J'ai pensé que c'était bizarre. Pour moi, à cette époque-là, la télépathie était une absurdité.

Au beau milieu d'une question, il s'est levé, est venu vers moi, m'a pris la main et m'a dit : "Faites attention, faites bien attention, je vous l'accorde."

Ma garantie pour le prêt était la facture. Je devais facturer le client, en envoyer une copie à la banque et la banque me donnait quatre-vingt pour cent du montant de la facture, ce qui couvrait toutes mes charges. On m'a accordé un crédit de dix mille dollars. Cela m'a permis de continuer – juste à temps. Ça a pris cinq ou six jours pour encaisser le chèque et mon propre chèque était couvert.

Voici un autre incident étrange. Un jour, j'ai eu une bonne opportunité d'achat dans le négoce du bois et j'avais besoin de 4000\$ en liquide. J'étais à St Raymond, au Québec à ce moment-là. Je suis entré dans la Royal Bank, j'ai fait un chèque de 4000\$ sur ma banque à New York et je l'ai donné à la guichetière pour qu'elle me donne le montant en liquide. Elle a appelé le directeur qui m'a demandé : "Qu'est-ce que vous voulez en faire ?"

Je lui ai dit : "Je veux acheter du bois."

Il m'a simplement répondu : "Okay" et il m'a donné l'argent. En sortant de la banque, j'ai pensé que c'était une bien étrange situation – moi, un étranger, je sortais de la banque avec 4000 \$ en liquide dans ma poche !

Je suis retourné voir le directeur et je lui ai demandé pourquoi il m'avait donné l'argent si facilement. Je lui ai dit : "Vous savez, je pourrais sortir de cette porte et vous pourriez avoir perdu 4000\$." Il m'a répondu : "Je n'ai pas peur."

En lui serrant la main vigoureusement, je lui ai dit : "Merci. Vous êtes en totale sécurité. Il ne vous arrivera jamais rien." Et je suis sorti.

Un étranger dans un pays étranger – dans une banque où je n'étais jamais allé auparavant – j'ai fait un chèque personnel de 4000\$. Ça me donnait mal à la tête d'essayer de comprendre des choses comme ça, alors je laissais tomber. Je me disais "Je lui ai communiqué ma confiance en moi-même. Mais ce qui le rend si confiant, ça je ne peux pas le comprendre. "

On m'a toujours fait crédit et j'ai toujours remboursé.



J'achetais en direct aux scieries et je passais outre les négociants canadiens ; il ne leur a pas fallu longtemps pour qu'ils se liguent contre moi. J'étais le seul américain qui ne passait pas par eux et j'achetais le bois qu'ils n'arrivaient pas à avoir. Je payais les scieries plus cher qu'eux, alors j'avais le premier choix en bois.

Voilà comment j'ai commencé : j'ai rencontré le patron d'une scierie canadienne qui avait douze ou quatorze gamins. Je lui ai demandé pourquoi il laissait ses enfants aller dehors sans chaussures. Il a craqué, il s'est mis à pleurer en me disant qu'il ne gagnait pas assez d'argent pour acheter des chaussures à ses enfants. Les négociants canadiens étaient cruels envers les patrons de scieries. Ils ne leur permettaient pas de gagner leur vie, même quand le bois était aussi précieux que l'or.

J'ai dit au patron de la scierie que je lui donnerais trois dollars de plus par unité pour son bois. C'était le bénéfice qu'il aurait dû faire. Après ça, j'avais tout le bois que je voulais auprès de lui et des autres patrons de scieries.

J'avais accumulé à peu près 80 000\$ de stock quand les négociants canadiens s'en sont pris à moi.

Ils ont déposé plainte contre moi m'accusant d'essayer de fuir le pays en leur devant 15 000\$. Ils ont fait ça un vendredi en fin d'après-midi, sachant que je n'aurais pas le temps d'avoir la caution avant le lundi.

Le juge m'a envoyé en prison jusqu'à ce que la caution soit postée. J'étais tellement furieux d'être mis derrière les barreaux et j'ai résisté avec tellement de force que le policier n'arrivait pas à me faire entrer dans la cellule. Nous étions accrochés l'un à l'autre dans la lutte.

Un avocat qui se trouvait être là a vu ce qui se passait et a eu un élan de compassion et s'est porté garant pour moi. On m'a relâché sur son engagement personnel. Par la suite, j'ai fait appel à ses services.

Pendant la comparution, un étranger qui travaillait pour le tribunal est venu vers moi et m'a dit : "Vous savez, vous allez gagner mais ils vont porter plainte à nouveau, cette fois pour 50 000\$."

J'ai vu mon avocat rapidement et il m'a dit que je devrais aller au tribunal pour chaque accusation et que je devrais prouver mon innocence. Les négociants avaient monté une machination pour que je sois pieds et poings liés en permanence.

Je savais que c'était cuit. Avant d'avoir le verdict, j'ai fait ma valise et je suis rentré à New York pour me poser et voir ce que j'allais faire par la suite.

Le patron de l'usine de rabotage était un chic type alors avant de partir, je lui ai dit : "Occupe-toi de mes affaires. Il y en a à peu près pour 80 000\$ de bois ici, que j'ai payé. Vas en justice pour moi et bats-toi" Et il a été d'accord.

Ça a pris plusieurs années en justice jusqu'à ce que la cour demande à ce que le bois soit vendu pour payer les frais d'instruction. J'avais tout perdu, à nouveau je repartais à zéro.

CHAQUE FOIS QUE L'ON SE SENT BIEN, ON RESSENT DE L'AMOUR
CHAQUE FOIS QUE L'ON SE SENT MAL, ON NE RESSENT AUCUN AMOUR

C'était une habitude chez moi de perdre mes entreprises, mais ça ne m'empêchait pas de continuer. Une semaine après avoir quitté le Canada, je suis allé à San Francisco en Californie du Nord à la recherche de bois. J'étais là-bas depuis quelques semaines quand j'ai su qu'il y avait une bonne affaire à faire au Nouveau Mexique. En moins d'une semaine j'étais à Albuquerque.

J'ai acheté une petite scierie et une usine de rabotage pour un dollar. Il y avait environ 100 000\$ de dettes pour les deux et les banques les avaient saisies. La banque les vendait pour un dollar avec ma promesse que je paierais la banque avant de payer la main d'œuvre.

Je n'avais jamais été dans ce secteur d'activité auparavant. Mais j'étais là, avec une opportunité d'avoir du bois, une denrée rare, juste à la source : l'arbre.

La scierie était à Datil. L'usine de rabotage était très grande, sur environ 800 mètres de long en bordure de la voie de chemin de fer à Magdalena, et elle possédait d'énormes camions, des convoyeurs et des machines. Je me suis vite retrouvé avec une activité importante et j'aimais ça.

Je me suis lancé dans l'activité et j'ai réussi à payer toutes les dettes – c'est alors que le marché du bois s'est effondré ! La plupart des entreprises d'après-guerre étaient dans les mains de petites scieries comme la mienne. Alors les deux plus gros magnats s'étaient mis ensemble et ont soudain fait chuter les prix en dessous de nos coûts de revient.

J'avais des millions de mètres de bonnes planches déjà payées et pour lesquelles je devais 150 000\$ à la banque. Je les ai vendues moins cher que ce qu'elles m'avaient coûté, j'ai payé la banque et je me suis retrouvé avec rien.

Il me restait de vieilles planches, alors j'ai décidé de m'en servir pour construire des maisons. J'ai eu un contrat pour construire douze maisons pour la Federal Housing Administration garantissant 100 000\$ de crédits hypothécaires. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'être propriétaire du terrain. J'ai pu acheter assez de terrain pour une bouchée de pain.

J'ai fait un superbe boulot avec ces maisons, comme si j'allais y vivre moi-même. Des concurrents vendaient des maisons similaires pour 12 000\$; je vendais les miennes pour 8 000\$, et je faisais quand même 1 500\$ de bénéfice par maison.

Les concurrents s'en sont pris à moi.

Ils ont envoyé Leslie pour me faire la peau. On l'avait relaxé de l'armée pour déficience mentale. Il est entré dans ma cuisine par la porte arrière, s'est assis sur le bord de ma table de cuisine et m'a dit que je devais quitter la ville. Quand j'ai refusé, il a sorti un révolver 45mm, l'a pointé sur moi avec son doigt sur la gâchette et m'a dit : "Je vais te régler ton compte". Mes yeux étaient fixés sur le doigt posé sur la gâchette et je

pensais : "Est-ce que c'est la réalité ? Est-ce que je pourrais être tué ? Peut-être qu'il va me rater ou juste me tirer dans l'épaule."

Au moment où son doigt commençait à appuyer sur la gâchette, je me disais : "C'est impossible ! Ça ne peut pas être vrai !"

Au moment même où je pensais cela, il y a eu un fort bruit sec à ma porte d'entrée. Ça a surpris Leslie qui s'est arrêté et m'a ordonné d'aller dans le salon, de répondre à la porte et de dire aux gens : "Je suis occupé".

J'ai ouvert la porte et au moment où je commençais à dire "Je suis occupé", loin de m'écouter, mon voisin m'a poussé, est entré dans la cuisine et a dit à Leslie : "Qu'est-ce que tu fais avec ce révolver ?" et le lui a pris.

Je n'ai jamais compris ce qui l'a poussé à venir à ce moment précis et il n'a jamais pu me dire autre chose que "j'ai senti que je devais venir."

Etant un grand défenseur des principes et des valeurs, je me suis dit : "Je vais envoyer ce type au pénal. " Puis j'ai pensé : "A quoi bon, il a une femme et deux gamins. " Alors je suis allé vers lui et je lui ai dit : "Les, j'oublie l'indigent. " Il était tellement soulagé qu'il m'a pris la main, il l'a serrée fort et il m'a dit : "Merci, merci. "

Alors Manuel s'en est pris à moi. Il est entré chez moi et il m'a dit : "Si tu ne me donnes pas 600\$ pour la maçonnerie que j'ai faite, je te mets une raclée." Ça ne valait pas plus de 50\$.

Manuel était un grand malabar et il avait avec lui un copain encore plus grand et plus costaud. C'était un pays plutôt rude.

Je lui ai dit : "Tu peux aller te faire voir ! " Les deux se sont avancés vers moi et j'ai eu une idée. J'ai levé la main pour les arrêter et je leur ai dit : "OK, je vais te donner l'argent. " Je me suis assis et j'ai fait un chèque de 600\$.

Dès qu'ils ont été partis, j'ai appelé la banque pour faire opposition au paiement du chèque.

Ensuite je suis monté dans ma voiture et je suis allé à la banque. Comme j'arrivais à la banque, ils en sortaient et je leur ai crié : "Ha, ha, ha" en pleine face. Je savais qu'ils ne feraient rien en public.

Manuel a dit : "Fils de pute ! Je vais te faire la peau. Attends un peu. "

Après cela, je me suis dit : "S'il a essayé une fois, il va recommencer. Il vaudrait mieux que je fasse quelque chose. " Alors je suis allé à l'école des mines en ville où je connaissais un étudiant qui avait un P38 à répétition et je le lui ai emprunté. J'ai également emprunté un fusil à un autre ami.

Plus tard, Manuel et son pote sont revenus. Je suis allé à leur rencontre à l'extérieur de chez moi et j'ai sorti le révolver.

Je leur ai dit : "Si je vous revois tous les deux, je vous bute. "
Le plus grand des deux a dit : "Oh, tu es grand avec ton pistolet. "

J'ai répondu : "Suffisamment grand pour te tuer maintenant. " tout en visant sa tête et en prétendant appuyer sur la gâchette. Ses jambes ont fléchi mais il s'est rattrapé avant de tomber. J'avais le parfait contrôle et j'ai gardé mon calme.

Ils sont partis avec la trouille de leur vie et ils ne m'ont plus jamais embêté.

Quand je suis rentré dans ma chambre, j'ai vu le revolver sur mon lit, le pistolet dans ma main, je me suis dit : "Qu'est-ce qui se passe ici Lester ? Es-tu devenu cinglé ? Tu n'es pas un bandit. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? "

Tout cela pendant que j'étais sous un barbiturique puissant pour venir à bout de mes migraines et sous amphétamines pour arriver à fonctionner. Il fallait que je boive tous les week-ends pour fuir ce monde trop écrasant, pour pouvoir lui faire face le lundi matin. J'étais vraiment au fond, tout au fond.

J'ai regardé les armes et j'ai pris ma décision de partir à ce moment-là. Qu'est-ce que je faisais là ? Mes amis et ma famille étaient là-bas, dans l'est.

J'ai fait mes valises, j'ai quitté la région et j'ai mis cap vers l'est.

Je suis arrivé à New York et tout de suite je me suis retrouvé débordé. Non seulement j'ai mis en selle deux mineurs qui travaillaient dans une concession minière à Belin au Nouveau Mexique mais en même temps je collectais des fonds pour forer un puits de pétrole dans le Kentucky. La charge de travail et mes angoisses m'ont mené à l'infarctus.

Cette extrémité a été le tournant dans ma vie.

Deuxième Partie

La Liberté

L'AMOUR ELIMINE LA PEUR
L'AMOUR EST-CE QU'IL Y A D'ULTIME

Le médecin m'avait dit de ne pas faire d'effort, que je devais vivre une vie sédentaire, parce que je pouvais mourir à tout moment. Ça m'a pratiquement fait mourir de trouille ! Après plusieurs jours, je me suis dit : "Je suis toujours vivant ! Laisse tomber cette peur inutile et à la place, tu dois voir ce que tu peux y faire."

J'avais décidé que soit je trouvais les réponses, soit je me fichais en l'air tout seul. Aucun infarctus ne le ferait pour moi. Et j'avais tout ce qu'il me fallait sous la main, j'avais assez de morphine pour le faire – et de la manière la plus agréable qui soit. Les médecins m'avaient autorisé la morphine pour les moments où j'aurais une crise de coliques néphrétiques.

La chose la plus importante que j'ai faite après mon infarctus a été de me couper du monde, de la manière la plus complète. Auparavant, j'étais très impliqué dans les arts, l'opéra, le jazz et le théâtre chaque fois que j'étais à New York. C'était mon échappatoire.

Cependant, pendant trois mois, j'ai coupé toute activité sociale, je n'ai rencontré personne et j'ai même arrêté mes visites du week-end chez mes sœurs et ma famille. J'ai aussi coupé le téléphone.

J'étais entièrement coupé du monde. Je me suis isolé, en plein New York. Je ne sortais que pour acheter à manger entre 14h et 17h quand les rues étaient les plus désertes. Les magasins sont ouverts toute la nuit à Manhattan. Je ne voyais personne en dehors de l'épicier.

J'étais prêt à tout, je voulais avoir les réponses à tout prix.

J'avais passé quarante ans de ma vie, en me sentant essentiellement terriblement malheureux. Les amis me disaient : "Mince alors Lester, tu as tout." J'avais le sentiment que je n'avais rien.

J'avais une famille gentille et une mère étonnamment aimante. On m'avait donné une bonne éducation. Je vivais au 116 Central Park Sud – et dans un appartement de grand standing. J'avais beaucoup d'amis. Mais je me sentais toujours malheureux et malade. Pendant vingt ans j'avais souffert de rhume des foins, pendant quinze ans d'ulcères et d'une demi-douzaine d'ulcères perforés, d'une hypertrophie du foie et de calculs rénaux. A peu près deux fois par an, je faisais une jaunisse. J'avais des problèmes cardiaques. Et j'avais vécu toute ma vie dans l'angoisse, la peur et la frustration.

Après mon infarctus, on m'avait dit que je pouvais mourir à tout instant. On m'avait averti : "Ne montez pas de marches sauf si c'est une absolue nécessité."

C'était en 1952. J'avais 42 ans.

J'étais désespéré.

La peur de mourir m'effrayait plus que n'importe quoi d'autre dans la vie. Cela a motivé ma détermination à me dire : "Soit je trouve les réponses, soit je me fais disparaître de cette terre. Aucune crise cardiaque ne le fera pour moi ! "

Et en plus, j'avais une manière facile de le faire – la morphine que les médecins m'avaient donnée pour mes coliques néphrétiques.

C'est ma détermination à trouver les réponses qui m'a amené à la réalisation de ce que sont la vie et le bonheur.

Après quelques jours passés à avoir peur de mourir, je me suis dit que ça ne m'apportait rien de tourner ça en boucle dans ma tête.

J'avais un problème, je devais trouver la réponse. Alors je me suis assis et je me suis dit : "Lester, on t'a toujours trouvé intelligent. Tu as eu toutes les mentions au lycée. Tu as obtenu une bourse pour étudier à l'université de Rutgers quand seulement trois bourses étaient accordées en passant un concours d'état très compétitif. Tu as eu toutes les mentions à l'université. " Mais malgré tout ça, j'étais complètement stupide ! Stupide ! Stupide ! Je ne savais pas comment avoir la chose la plus élémentaire dans la vie : comment être heureux !

Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

Toutes mes connaissances passées étaient inutiles. Alors, j'ai décidé de laisser tomber tout ça et de recommencer à zéro.

Bien. Alors, que suis-je ? Qu'est-ce que ce monde ? Quelle est ma relation à ce monde ?

J'ai commencé à passer en revue les brefs moments de bonheur que j'avais eus et ils étaient toujours liés à une femme.

"Oh, être aimé d'une femme, voilà ce qu'est le bonheur ! " Ensuite, je me suis dit : "Et pourtant, me voilà maintenant. J'ai eu et j'ai encore des femmes qui veulent être avec moi. Mais ça ne m'empêche pas d'être malheureux ! "

J'ai pensé : "Alors, ce n'est pas être aimé qui rend heureux !" A nouveau, j'ai commencé à passer ces moments en revue et j'ai découvert que le bonheur, c'était quand moi je les aimais – alors, j'étais heureux.

Ma conclusion fut : mon bonheur équivaut à ma capacité d'aimer.

Alors, j'ai entamé ce processus fabuleux qui consiste à essayer d'aimer tout le monde. Je passais en revue mes comportements passés. Là où je pensais que j'avais eu des sentiments d'amour, j'ai vu que j'avais voulu être aimé. Par exemple, quand je voyais que j'avais été gentil avec une fille juste parce que je voulais obtenir quelque chose d'elle, je disais : "Espèce de vieille fripouille Lester. Corrige ça ! " Alors, je l'aimais pour ce qu'elle était, pas pour ce que je voulais obtenir d'elle. Et je continuais à corriger cela jusqu'à ce que je ne trouve plus rien à corriger.

L'autre réalisation majeure qui m'est venue, c'était la compréhension de ce qu'est l'intelligence. J'ai eu l'image d'une intelligence unique qui englobe tout, que chacun d'entre nous utilise sans en avoir conscience, qui est disponible pour nous tant que nous ne coupons pas le lien. J'ai aussi découvert que j'étais responsable de tout ce qui m'arrivait. Ensuite, j'ai découvert que chaque pensée se matérialisait, tôt ou tard. Alors, j'ai pris la responsabilité de tout ce qui m'arrivait. En cherchant, la pensée à l'origine de ce que je vivais me venait à l'esprit, et une fois qu'elle était devenue consciente, alors, je pouvais la laisser partir et m'en libérer.

Je me détachais et je défaisais l'enfer que j'avais créé. En entourant tout avec de l'amour, en essayant d'aimer plutôt que d'être aimé, et en prenant la responsabilité de ce qui m'arrivait ; en trouvant mes pensées subconscientes et en les corrigeant, je suis devenu de plus en plus libre, de plus en plus heureux.

Je pense que l'image de l'intelligence que j'ai reçue est intéressante. J'ai soudainement eu la vision d'un parc d'attraction constitué d'auto-tamponneuses rendues difficiles à conduire si bien que les conducteurs n'arrêtaient pas de se rentrer dedans. Chacune d'entre elles s'alimentait en énergie au filet électrique situé au-dessus d'elles, par un cordon qui descendait jusqu'à chaque voiture. L'électricité au-dessus était symbolique de l'intelligence et de l'énergie de l'univers qui englobe tout. Cette intelligence et cette énergie descendaient jusqu'à moi et jusqu'à chaque autre personne. Nous utilisons tous cette énergie et nous nous tamponnions au lieu de conduire ensemble, tous en harmonie.

Nous utilisons cette intelligence dans la vie et nous ne faisons que nous tamponner ! Nous tamponner ! Nous tamponner ! C'est la première image que j'ai eue de la vie et de l'intelligence.

Nous avons tous une ligne directe avec cette intelligence infinie qui est là-haut et nous l'utilisons tous de manière aveugle, mal et les uns contre les autres.

Pendant les deux premiers mois, je recevais toutes les réponses à : " Qu'est-ce que le bonheur, l'intelligence, l'amour ? " Au fur et à mesure que les réponses venaient, je me sentais petit à petit libéré de mes misères et de mes tensions.



La première révélation que j'ai eue a été sur l'amour en voyant que mon bonheur était déterminé par ma capacité à aimer. C'était une révélation extraordinaire. Ça a commencé à me libérer. Quand vous souffrez autant, le moindre bout de liberté est si bon. Je savais que j'étais dans la bonne direction. J'avais attrapé un maillon d'une chaîne et j'étais déterminé à ne rien lâcher tant que je n'avais pas toute la chaîne.

Ensuite, j'ai vu que la somme totale de mes pensées était responsable de tout ce qui m'arrivait et cela m'a donné plus de liberté. Je pouvais contrôler ma vie en défaisant les comportements compulsifs qui avaient tous été définis dans le passé et étaient maintenant subconscients.

La troisième phase fut de découvrir et de reconnaître qui je suis réellement. J'ai commencé à voir que nous sommes des êtres infinis sans limites, que les limites ne sont que des concepts dans notre mental, appris dans le passé et auxquelles nous nous accrochons.

Quand nous voyons qui nous sommes réellement, nous pouvons voir que nous ne sommes pas cet être limité que nous pensions être et nous pouvons facilement nous libérer des limites.

En travaillant sur ces trois choses, je suis devenu de plus en plus libre. Mon cœur est devenu de plus en plus léger. J'étais plus heureux, en paix. Mon esprit est devenu plus calme. Ensuite, ma curiosité m'a mené jusqu'au bout. Je me suis dit : "Si ce que je vis est aussi bon, je veux voir jusqu'où ça va. Je ferai tout mon possible pour trouver."

Ma vie n'avait été faite que de malheurs. Alors quand cette chose merveilleuse qu'est le bonheur a commencé à arriver, je le voulais tout entier. Je m'y suis astreint obstinément.

Et puis, tout à coup, tous les pouvoirs m'ont pénétré. J'étais capable de tout savoir partout.

J'ai vu qu'il y avait des gens comme nous sur un nombre infini de planètes.

Ensuite, j'ai regardé ce qui se passait à l'autre bout du pays, à Los Angeles. J'ai appelé un ami et je lui ai dit : "Il y a trois personnes dans le salon." Et d'autres choses. J'ai commencé à lui dire ce qui se passait. Silence à l'autre bout du fil ! Tout à coup, je me suis rendu compte que je lui avais fait peur. J'ai dû abrégé la conversation.

J'étais émerveillé par l'agréable sensation de regarder les lois divines en action. La fascination ne venait pas tellement du pouvoir en lui-même mais de regarder et d'être le témoin des lois divines en action. Je ne me sentais pas du tout comme celui qui agit.

Je savais qu'il fallait aller au-delà de ces choses. Je savais que si je commençais à m'y intéresser, j'arrêteraient de progresser.

J'avais déjà compris que ce monde n'est qu'une représentation du mental – un rêve. Et donc, de m'intéresser à nouveau au rêve en m'intéressant aux forces en puissance n'aurait fait que me renvoyer dans le piège dont je voulais sortir.

Vers la fin de ma période de quête, un jour j'ai vu que – mon Dieu ! – ce monde tout entier était comme un rêve dans ma tête, dans mon mental, juste comme un rêve que l'on fait la nuit ! Et c'est un rêve qui n'a jamais existé – pas plus que le rêve que vous avez fait la nuit dernière. Est-ce qu'il était réel, le rêve que vous avez fait la nuit dernière ? Non. C'était seulement dans votre mental, dans votre tête. Mais bien-sûr, tant que l'on ne s'est pas réveillé de cet état de rêve éveillé que nous vivons tous les jours, cela nous semble être la réalité.

La nouvelle réalité était que "je suis", et c'est tout ! Que mon état d'être était l'essence immuable de l'univers. Bien-sûr cela m'a mis groggy, dans un état d'ivresse totale et de complète euphorie.

Dans cet état, on voit la perfection du monde. En regardant mon corps, je l'ai vu comme faisant partie de cette perfection. Et cela a corrigé tous mes désordres physiques instantanément.

Plusieurs fois, au cours de mon ascension, j'ai eu une réalisation qui surchargeait tellement mon corps en énergie que je devais marcher pendant des kilomètres et des kilomètres à un bon rythme.

Certaines de ces réalisations sont vraiment beaucoup plus qu'un corps ne peut endurer. Vous ne pouvez pas rester tranquille. J'ai souvent été obligé de dégager cette nouvelle énergie, si intense, en marchant.



Je défaisais les prédispositions, les tendances et les blocages subconscients tout en réalisant à chaque fois que j'étais un être libre, que la liberté était ma nature originelle. Je devenais de plus en plus libre et je me suis automatiquement retrouvé dans un état où, comme j'avais enlevé suffisamment de limites du mental, le véritable Soi en moi a commencé à se présenter à moi.

J'ai vu que le véritable "Je" en moi était seulement mon état d'être, était seulement mon existence, et que mon état d'être était exactement l'état d'être de l'univers. Et quand j'ai vu cela, je me suis identifié à chaque être dans cet univers, je me suis identifié à chaque atome. Et quand vous faites cela, vous perdez tout sens d'être un individu séparé, d'être un égo.

Quand j'ai vu cela, que JE SUIS l'Être, alors j'ai vu le monde entier juste comme une image dans mon imagination, comme un rêve.

J'ai imaginé ou j'ai rêvé que j'étais un corps. Et en ce moment même, je rêve que je suis ce corps.

En réalité, la seule chose qui est, c'est l'Être. C'est la vraie substance immuable en arrière-plan de tout.

Et vous êtes cela, aussi.



Quand j'ai commencé, je n'aurais pas pu être beaucoup plus bas. Je souffrais de tous ces désordres et maladies accumulés au cours des années, couronnés par un infarctus. Tout cela était accompagné par les couches les plus profondes de la dépression et d'une misère intérieure intense.

Trois mois plus tard, j'étais l'extrême opposé, j'étais tellement heureux que j'avais un sourire sur mon visage que je n'arrivais pas à enlever. Je ressentais une euphorie et une légèreté réellement indescriptible.

Tout ce qui concerne la vie était un livre ouvert – j'en avais une compréhension totale. Celle que nous sommes simplement des êtres infinis, sur lesquels nous avons surimposé des concepts de limites. Et nous souffrons terriblement à l'intérieur de ces limites que nous acceptons comme si elles étaient réelles, parce qu'elles sont l'opposé de notre nature fondamentale de complète liberté. Et pourtant, elles sont imaginées, elles ne sont que des concepts de notre mental.

La vie avant et la vie après étaient les deux extrêmes. Au début, c'était juste une immense dépression et la maladie. Après, c'était le bonheur et une sérénité indescriptible.

La vie même est devenue si belle, si harmonieuse que toute la journée, chaque jour, chaque chose se déroulait de manière parfaite et harmonieuse. Quand je roulais en voiture dans New York, il était rare que je sois arrêté par un feu rouge. Quand je voulais garer ma voiture, les gens, parfois deux ou trois personnes s'arrêtaient et se mettaient dans la rue pour me diriger vers une place de stationnement. Il y a eu des fois où des chauffeurs de taxis me voyaient chercher une place et me donnaient la leur. Après l'avoir fait, ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi ils l'avaient fait. Ils se retrouvaient garés en double file !

Même des policiers qui étaient garés sortaient de leur stationnement pour me laisser leur place. Et là encore, après l'avoir fait, ils ne comprenaient pas pourquoi ils m'avaient donné leur place. Mais je savais qu'ils étaient contents de l'avoir fait. Je remerciais tout le temps.

Il n'y avait rien de ce que je faisais à cette époque-là qui ne semblait avoir une influence sur les gens autour de moi. Ma vibration leur faisait du bien. Cela les rendait généreux. Cela les rendait bienveillants, avec plus d'amour. Et alors ils essayaient de m'aider.

Si j'allais dans un magasin, le vendeur se mettait en quatre pour m'aider avec un plaisir évident. Ou si je commandais quelque chose dans un restaurant et qu'ensuite, je changeais d'idée, la serveuse m'apportait juste ce que je voulais, bien que je ne lui ait rien dit. En fait, tout le monde bouge pour vous aider au fur et à mesure que vous vous déplacez.

Quand vous êtes connecté et que vous avez une pensée, chaque atome dans l'univers se met en mouvement pour réaliser votre pensée. Et cela, c'est vrai.

Etre en harmonie est un état tellement délicieux, tellement délectable, non pas parce que les choses se passent comme vous le voulez mais parce que l'on sent Dieu en action. C'est un sentiment extraordinaire, vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'est magnifique. C'est un tel délice quand vous êtes parfaitement connecté, en harmonie – vous voyez Dieu en action partout ! Vous observez Dieu en action. Et c'est cela que vous aimez, plutôt que l'événement, l'incident, la situation. Son action est suprême.

Lorsque nous sommes parfaitement connectés, notre capacité à aimer est tellement extrême que nous aimons chaque personne avec une intensité extrême qui fait de la vie la chose la plus délicieuse qui soit.

Troisième Partie

A.C.

La Vie
Après
La Conscience

L'AMOUR PORTE TOUT

L'AMOUR CROIT TOUT

Je voulais partager ce que j'avais découvert avec tout le monde, avec le reste de moi-même¹. C'est la première chose qui m'est venue. Mais comment est-ce que je pouvais le faire ?

J'ai d'abord pensé que je serais plus efficace en transmettant cette connaissance aux enfants par le biais du système scolaire, surtout à partir du cours préparatoire.

J'ai pensé qu'il y aurait des villages entiers de disponibles à Long Island parce que les gens n'arrivaient pas à payer leurs prêts à la construction.

En étant dans l'immobilier, je pourrais avoir accès à un bâtiment. J'ai décidé de faire le pas. Cependant, après m'être lancé, alors que je faisais le point, je me suis dit que je n'avais aucun droit d'interférer dans la relation entre les enfants et leurs parents si ceux-ci voulaient qu'ils aillent dans une école conventionnelle. Cela reviendrait à m'interposer entre le karma de l'enfant et le parent. Alors, j'ai laissé partir cette idée.

Le karma est la loi de la compensation. Tout ce que l'on envoie nous revient. Je n'avais pas le droit de contrecarrer ce qui allait être la manière de vivre des enfants parce que leur vie serait en accord avec ce qu'ils avaient choisi de vivre.

J'ai compris que la seule chose que je devais faire était de parler de ma découverte à ceux qui le voulaient.

Et ça, je savais que j'allais le faire.

La deuxième chose qui s'est imposée à moi, c'était que je devais tout prouver, et étant un scientifique, c'était tout naturel. Si je prouvais tout, je pourrais être plus efficace quand j'en parlerais.

Alors, je me suis mis dans la démarche de prouver toute cette nouvelle connaissance qui s'était présentée à moi. J'ai commencé à imaginer des choses que je voulais, des petites choses, et elles sont venues rapidement.

Ensuite, j'ai compris que la seule chose qui m'empêchait d'avoir quelque chose de grand, c'était juste que je n'osais pas penser grand. Alors, je me suis demandé : "Quelle est la chose la plus grande à laquelle je peux penser ?" Et ensuite, je me suis dit : "Hé ! Une Cadillac avec une carrosserie sur mesure !" J'ai visualisé une Cadillac avec une carrosserie bien spécifique et je me suis vu la manoeuvrer et la conduire, et elle était à moi. Ensuite, j'ai laissé partir l'image parce que j'étais sûr de l'avoir.

Environ deux semaines plus tard, un ami est passé me voir et m'a dit : "Lester, je viens de t'acheter la plus belle des Cadillac" et il me l'a décrite. Elle était de la couleur que j'avais visualisée. Il a continué : "Un de mes amis l'a achetée, il a fait faire une carrosserie sur mesure mais il n'en veut plus et je l'ai eue pour 4000\$."

¹ Par "le reste de moi-même", Lester Levenson veut dire toutes les autres personnes. Les autres sont la même expression du Tout que nous. Nous sommes les autres et les autres sont nous. NDLT

Quand il a dit ça, je l'ai regardé. Je n'avais pas l'argent.

"Oh, ne t'inquiète pas pour l'argent" m'a-t-il dit, "c'est moi qui paierai."

Je lui ai dit : "Peux-tu me donner jusqu'à demain pour te donner une réponse ?"

Il m'a regardé d'un air étonné. Qui prend une journée pour donner une réponse à quelque chose comme ça ?" Mais il m'a dit "Oui, bien-sûr."

J'y ai réfléchi. Je venais de me débarrasser de ma vieille voiture. A New York, c'était plus un problème qu'autre chose. Je n'aimais pas non plus l'idée de me montrer prétentieux avec une Cadillac. Je me sentais en harmonie avec les gens. La plupart des gens n'avaient pas de Cadillac et je ne voulais pas les rendre envieux. Je me suis aussi dit : "Si je peux manifester ça maintenant, je peux le faire n'importe quand."

Donc, le lendemain, j'ai refusé la voiture. Ça a été une sacré surprise et presque un choc pour mon ami.

Et de la même manière, j'ai fait la démonstration de toutes les autres lois que j'ai manifestées.



Je savais depuis le début que je devrais revenir dans le monde. Mais j'étais tellement déconnecté du monde physique que je ne le pouvais pas à ce moment-là.

L'esprit de chaque personne était un livre ouvert pour moi. Je disais aux gens : "Si vous faisiez cela, votre problème serait résolu". Je savais exactement ce dont ils avaient besoin et je leur disais en une seule phrase. Mais j'étais trop loin d'eux. Ça avait très peu d'effet.

Quelquefois je répondais à des questions sans qu'elles aient été posées, ou quelqu'un me posait une question et ma réponse n'avait rien à voir avec la question. Je répondais aux gens ce qu'ils avaient vraiment besoin de savoir et pas à la question posée.

Ensuite, je me suis rendu compte qu'il y avait des groupes qui étudiaient ce sujet – la métaphysique. Ce que je savais ne pouvait pas être mis en mots – et pourtant il y avait des groupes qui en parlaient ! J'ai décidé que je devais rencontrer ces gens qui parlaient de ces choses. Et on m'y a conduit.

J'ai lu tous les écrits de toutes les plus grandes écoles en métaphysique pour acquérir leur langage pour pouvoir parler à tout le monde. Cela m'a seulement servi à découvrir que le meilleur langage était le plus simple et le plus direct : l'anglais de tous les jours.

J'allais souvent au Steinway Hall à New York pour écouter des discours métaphysiques de toute sorte et j'y ai rencontré des gens qui m'ont un peu aidé. Mais juste quelques individus, c'est tout. Je ne suis pas un enseignant de masse.



Pour ma famille, j'avais changé de manière troublante.

Ma sœur Doris m'a appelé un soir pour m'inviter à dîner. Avant qu'elle n'ait eu le temps de me demander quoique ce soit, je lui ai dit : "OK, Doris, je serai là pour le dîner. On se voit dans 15 minutes." et j'ai raccroché. C'est ensuite que j'ai réalisé qu'elle n'avait pas eu le temps de me poser la question !

Parfois, je rendais visite à mon beau-frère Nat et à ma sœur et Nat me disait : "Lester, toi qui es ingénieur, répare donc ma radio." J'y jetais un œil et je lui disais : "Nat, c'est juste un fusible." Je le touchais et la radio se mettait à fonctionner.

Au bout de six ou huit fois, Nat a eu un doute et m'a dit : "Dis-donc Lester, il y a là un truc bizarre. Chaque fois que la radio ou la chaîne hi-fi tombe en panne, c'est toujours un fusible, tu y touches et ça fonctionne. Tu peux m'expliquer ?"

Je lui ai dit : "Ça se trouve comme ça, c'est juste un fusible, Nat" Je savais qu'il ne me croirait pas si je lui disais la vérité. Il était incapable d'accepter ce qui sortait de l'ordinaire.

Je voyais la radio dans son état de perfection et je touchais un fusible pour que ce soit compréhensible.



Après ma réalisation¹, je voulais prouver aux autres que l'on pouvait avoir tout ce que l'on voulait. Je suis même devenu millionnaire.

J'ai commencé dans l'immobilier. Je me disais : "Combien est-ce que je peux avoir d'immeubles dans Manhattan sans avoir d'argent investi dedans ?" C'est ce que j'avais à l'époque – aucun argent !

Sans avoir investi un seul sou dans aucun immeuble, j'ai vu que je pouvais acheter toute l'île de Manhattan ! C'est avec cela en tête que je me suis lancé.

Les premiers immeubles que j'ai achetés représentaient deux bâtiments pour loger 10 familles chacun. Ils étaient contigus, formant un seul bloc. Le prix pour lequel je les ai eus était si bon quand la banque les a estimés que le crédit proposé faisait mille dollars de plus que le prix d'achat.

J'avais deux bâtiments et mille dollars de plus. Ensuite, j'ai mis cinq cents dollars comme dépôt de garantie sur un contrat pour une rangée de 18 maisons individuelles sur la 79^{ème} avenue. Trois semaines plus tard, j'ai revendu le contrat avec un profit de vingt mille dollars.

¹par réalisation, Lester Levenson veut dire "avoir transcendé les limitations de l'homme, individu séparé du Tout". La "réalisation" implique de s'être désidentifié de son mental et de son corps pour retrouver son état divin naturel et premier : éternel, illimité, omniscient, omnipotent et omniprésent, comme il le décrit lui-même. NDLT

Environ deux ans plus tard, j'étais propriétaire de vingt-trois immeubles contenant de vingt à quarante appartements par immeuble. Je les ai tous achetés sans un sou d'avance en les achetant avec des hypothèques de premier et deuxième rang et, quand c'était nécessaire, avec un prêt additionnel de mon avocat. Les revenus des immeubles devaient être suffisants pour tout payer, y compris les intérêts sur les prêts, et quand même générer un bénéfice.

Les immeubles finissaient par constituer un beau capital.

Chaque affaire que je faisais devait être bonne pour toutes les personnes impliquées. C'était le secret de mon succès.

J'allais voir les banques et je leur demandais s'ils avaient des immeubles à vendre. J'ai découvert que beaucoup d'immeubles étaient en liquidation. Quand ils voulaient liquider de vieux appartements, et les vieux appartements ne se vendaient pas rapidement, ils les vendaient pour la moitié du prix du marché. Je les achetais tout de suite sans aller les voir. Je les vendais rapidement pour les trois quarts du prix du marché.

Les choses allaient magnifiquement bien. Et je passais la plupart de mon temps à méditer, ne travaillant que quatre heures par jour, tout au plus.

Un jour où j'étais en profonde méditation, j'ai reçu ceci : "Maintenant, vas dans le monde juste avec ta chemise, comme Jésus l'a fait. Pars avec rien, juste ce que tu peux porter sur toi."

Je me suis immédiatement levé et je suis sorti de l'appartement. Je me suis dit : "Attends une minute Lester. Il y a des prêts hypothécaires de premier rang, de second rang et des prêts personnels sur ces immeubles. Commence par t'occuper de ces gens."

Cette décision était une erreur. J'aurais dû m'en remettre à Dieu et tout se serait bien passé pour tout le monde.

Après avoir reçu cette voie intérieure, je me suis débarrassé de tout l'immobilier pour une bouchée de pain, en fait, tout sauf cinq immeubles que je ne pouvais pas vendre parce qu'ils étaient en trop mauvais état. Je les avais achetés parce qu'on m'avait dit qu'ils seraient condamnés dans quelques mois par la ville pour un nouveau projet d'immobilier, et donc allaient rapporter de l'argent.

J'ai confié ces immeubles à un courtier pour qu'il s'en occupe, j'ai acheté une nouvelle Chrysler et je suis parti pour l'ouest.

Je voulais un coin isolé quelque part et j'ai trouvé ce terrain sur lequel je suis à Sedona, Arizona, 80 hectares au bout d'une route, isolé de tout. L'endroit parfait pour une retraite !

J'ai dit au courtier en immobilier que je le prenais. Je n'avais pas l'argent pour le dépôt de garantie. Un ou deux jours plus tard, j'ai reçu un chèque qui couvrait le montant.

Je ne savais pas que le chèque allait venir. C'était un petit montant venant de l'agence immobilière de New York. J'ai payé les arrhes pour le terrain. Peu de temps après ça,

j'ai su que la mairie voulait les cinq immeubles. Avec l'argent de la vente, j'ai pu finaliser l'achat et payer mon terrain cash.

Depuis 1958, l'année où j'ai quitté New York, j'ai vécu soutenu par le lâcher prise et laisser faire Dieu.

Vous voyez, une autre chose m'est venue quand j'ai suivi cette voie, que je devais quitter New York avec seulement ma chemise sur le dos. C'est que l'accumulation est un manque de foi. Si je suis pris en charge, je n'ai pas besoin d'accumuler. Est-ce que les oiseaux ont besoin d'accumuler ? Si Dieu prend soin d'eux, Il prendra sûrement soin de moi.

Si vous avez une confiance totale, vous savez qu'on prendra soin de vous, vous ne pensez même pas à votre sécurité à venir. La seule sécurité qui existe, c'est d'être capable de produire à volonté.

A partir de ce jour-là, tout ce dont j'avais besoin est venu à moi au moment où j'en avais besoin. Et c'est toujours comme ça.

L'AMOUR S'ÉPANOUIT DANS L'AMOUR

Quand je suis venu à Sedona, Arizona en 1958, je n'avais aucun projet. J'ai stationné mon corps ici et je suis resté dans un état d'extase pendant deux ans. J'étais seul pendant cette période-là mais j'étais poussé à sortir de temps en temps.

Je suis allé à New York pour parler à des petits groupes. Ils prenaient des notes et c'est comme cela que "Le Livre de la Vérité Ultime" a été publié.

A partir de là, d'autres groupes se sont formés spontanément. Je leur parlais pendant quelques sessions, je partais et je revenais environ six mois plus tard. Ils se rassemblaient à nouveau, les mêmes personnes, avec de nouvelles personnes en plus, et à nouveau, je faisais des sessions pour eux. Le temps entre deux sessions devait leur permettre d'assimiler.

Toutefois, j'ai arrêté de le faire il y a un an.

Je ne me suis jamais vraiment vu comme un enseignant et je n'ai nullement le souhait de lancer un nouveau mouvement. Les gens me mettaient la pression et je faisais ça parce qu'ils me mettaient la pression. Ils avaient commencé à enregistrer ces sessions en 1964. Grâce à ces enregistrements, nous avons maintenant une série imprimée de "Sessions avec Lester". On les retrouve dans "Le Livre de la Vérité Ultime".

Mon retour dans le monde m'avait fait voir les choses différemment. Quand j'ai commencé à parler à ces groupes, je ne voyais jamais d'opposition. C'était Dieu qui parlait à Dieu.

Mais maintenant, je vois beaucoup d'opposition venant des gens. Je ne le voyais jamais au début. Maintenant, cela s'impose quand ils s'opposent à ce que je leur dis.

Je pense que je n'ai aucun droit d'imposer quoi que ce soit. Maintenant, je peux présenter ce que j'ai à dire noir sur blanc et ils peuvent le lire ou non, c'est eux qui choisissent. Je ne ressens plus le besoin d'aller plus loin.

Je vois que la plupart des gens ne veulent pas la vérité. Ce qu'ils veulent c'est rendre le monde meilleur. Ça me convient et je suis heureux pour eux qu'ils aient un monde meilleur. Ils peuvent utiliser ce que je leur ai dit pour arriver à ce but. C'est une avancée.

La plupart des gens en recherche, je dirais quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux, veulent juste une vie meilleure. Ils ne veulent pas aller jusqu'au bout. Quand ils arrivent à ce stade où ils peuvent rendre leur vie agréable et confortable, ils arrêtent leur évolution.

Ils vont si haut spirituellement et la vie devient si facile – et ensuite, ils restent à ce stade. Mais ce qui se passe, c'est qu'ils ne peuvent pas rester heureux. Ils ne seront jamais satisfaits tant qu'ils ne vont pas jusqu'au bout. Alors ils restent coincés là. Je pense à un groupe à Los Angeles que j'ai suivi de près. Leurs entreprises se sont mises à se développer. Les couples s'entendaient à merveille de manière exceptionnelle. Leur

vie était devenue un rêve. Mais maintenant, quatre ans plus tard, c'est tout l'inverse. Les affaires ne vont plus aussi bien qu'auparavant. Ils se prennent la tête et ils sont frustrés. Ils sont malheureux.

On ne peut pas stagner. Si on n'avance pas, on recule. Si on va dans la direction du monde, on va dans la direction opposée à la liberté sans limite car le monde n'est que limitations.

Cependant, il arrive un moment où tout le monde y arrive. C'est vers ça que nous allons quand nous cherchons le bonheur dans le monde. Ce que nous recherchons vraiment, c'est l'état le plus élevé et le plus délicieux. Dans le monde, nous l'appelons le bonheur. Mais ce n'est pas là qu'est le bonheur et à un moment, tôt ou tard, nous apprenons la leçon et nous prenons la bonne direction.



Tous mes enseignements sont maintenant publiés dans un cours appelé "Le Cours d'Abondance". Mais il y a très peu de gens qui veulent vraiment ce que je peux leur donner. Citons : "Parmi un millier, une seule personne Me cherche. Parmi un millier qui me cherche, une seule personne Me trouve."

Nous sommes dans une ère qui est tellement ignorante de la vérité. Nous sommes tellement aveuglés que nous cherchons le chemin de la spiritualité dans le monde matériel. Nous cherchons à rendre le monde matériel idéal, plus de voitures, plus de machines, plus de puissance et plus d'argent.

Aujourd'hui, notre Dieu est le dollar. Ce pays fait le culte du dollar plus que de n'importe quoi. Quand je parle de culte, je veux dire que les gens y sont dévoués. Vous ne pensez pas que les hommes d'affaires sont dévoués à l'argent ? Ils le mangent, le respirent et dorment avec. Et à cause de cela, ils sont malheureux, il n'y a pas de paix ou de sérénité pour eux.



Quand je suis arrivé en Arizona, je me suis isolé pendant deux ans. Je me suis retiré dans ce magnifique état d'élévation. La seule chose similaire à cela dans ce que vous connaissez, serait un profond sommeil sans aucun rêve où vous vous sentez merveilleusement bien quand vous vous réveillez et vous vous en souvenez.

J'étais dans cet état mais éveillé. Cet état est l'éveil même. Quand vous êtes dans cet état, vous devenez conscient de la moindre chose dont vous devez prendre conscience, c'est vraiment ce qui se passe.

C'était réellement une retraite du monde. Pourtant, tout ce temps-là, j'ai continué à tenir mes engagements que je continue à honorer.

A nouveau, j'ai parlé à des petits groupes, surtout à Los Angeles et à New York pendant deux ans. En 1962, je suis allé à Phoenix et cela m'a ramené plus au contact des gens. De 1965 à 1970, j'étais très actif, la plupart du temps à Los Angeles, et voici comment.

J'ai rencontré un scientifique atypique. Son idée était d'en finir avec la pauvreté dans le monde, en exploitant l'énergie de l'atome.

J'ai géré un projet de 300 000 \$ pour lui. Nous avons travaillé pour produire de l'aluminium qui aurait une conductivité supérieure à celle de l'argent. Actuellement, l'argent a la meilleure conductivité de tous les métaux. Ceci conduirait à une conductivité électrique qui permettrait d'utiliser l'énergie contenue dans l'atome.

Tout le temps où j'étais à L.A. j'ai beaucoup enseigné à des groupes. Mon objectif était de revenir davantage dans le monde. Pour moi, revenir dans le monde, ça veut dire me comporter comme si le monde était malheureux et difficile comme la plupart des gens le voient.

Une fois que vous réalisez comme il est facile de vivre spirituellement de la manière la plus élevée sans aucun effort, c'est un effort immense que de supposer le contraire.

Quatrième Partie

La sagesse des "Pourquoi"

L'AMOUR EST CONTAGIEUX

Au début, juste après être m'êtré réalisé, je faisais des guérisons individuelles. Une chose était guérie, et après ça, il y en avait une autre. Alors, je me suis dit que ce serait beaucoup mieux d'enseigner aux gens à se guérir eux-mêmes.

La guérison spirituelle est ce qu'il y a de mieux ; c'est instantané. Si vous n'y arrivez pas spirituellement, faites-le mentalement. Ça passe d'instantané à rapide. Toutefois, si vous n'êtes pas capable d'utiliser l'un ou l'autre, allez voir un médecin. A chacun ce qui lui convient.

La guérison instantanée se fait en ayant la connaissance de la perfection qui est. Cela vous fait ignorer l'imperfection en voyant seulement la perfection.

La guérison mentale se fait en détournant votre esprit de la maladie, et en conceptualisant ou en visualisant votre corps en bonne santé. C'est impossible d'être malade si vous n'avez pas l'image de la maladie dans votre esprit !

J'ai fait des guérisons seulement pendant peu de temps, de 1952 à 1956 et toujours en consultation individuelle. Les gens qui ont été guéris l'ont été instantanément, même par téléphone.

Une fois, une femme m'a téléphoné et elle m'a dit : "Je suis allée voir le médecin et il a dit que mon diaphragme était déchiré. Il veut m'opérer. Qu'est-ce que je dois faire ?"

Je l'ai vue dans sa totalité et parfaite et je lui ai dit : "Voyez simplement tout votre corps comme étant parfait. Tout va bien."

Et elle m'a dit : "Oui, c'est exactement ça." J'ai senti qu'elle acceptait la perfection.

Et ensuite, je lui ai dit : "Très bien, maintenant, retournez voir votre médecin pour un contrôle." C'est ce qu'elle a fait et le diaphragme était parfait. Le médecin n'en revenait pas.

Je n'ai jamais attiré l'attention sur moi avec ces guérisons. Je suis toujours resté en retrait. Vous ne vous sentez pas comme un guérisseur, vous vous mettez en retrait. Vous lâchez prise et vous laissez faire Dieu. Et c'est à ce moment-là que la guérison se passe.

Jésus a dit que c'était le Père qui œuvrait à travers Lui. Un enseignant de masse doit sortir pour enseigner aux masses. Mais cela ne le rend pas prétentieux. Pour lui, c'est Dieu qui parle à Dieu.

Jésus a dit que "si vous ne voyez signes et prodiges, vous ne croirez donc jamais". Alors, Il a montré des signes aux gens pour qu'ils croient. Toutes ces guérisons sont faites pour aider quelqu'un à avoir une révélation spirituelle. Guérir pour guérir ne se fait pas vraiment. Ça doit être plus profond que ça.

Au cours de mon développement spirituel, j'ai toujours gardé à l'esprit que je ne savais que ce que j'étais capable de faire. Si je dis que je peux faire quelque chose, ma

connaissance est nulle tant que je ne l'ai pas accompli. Cela m'a empêché de me mentir à moi-même.

Toutefois, il y a là un paradoxe. Si moi, Lester, j'essaie de faire un miracle, je ne peux pas. Si je réussis à mettre Lester de côté et que je laisse Dieu faire, cela se produit.

On ne peut absolument pas vouloir être l'auteur de l'action.

S'en remettre complètement à Dieu est ce qui fait le miracle.

Si quelqu'un essaie de faire un miracle et que ça ne marche pas pour lui, c'est parce que sa connaissance est incomplète. Vous devez avoir une compréhension totale. Vous devez mettre votre petit moi de côté. Vous devez lâcher les rênes et laisser faire Dieu et ça se produit immédiatement. Vous ne pensez même pas à essayer ou à tester. Vous savez que c'est comme ça et vous le laissez faire.

Les gens me demandent : "Lester, est-ce que tu peux faire des miracles ?"

Je réponds : "Non, je ne peux pas." C'est la vérité. Pourtant, il n'y a rien dont je n'ai fait l'expérience en me mettant, moi Lester, de côté. En laissant partir notre ego qui nous met au centre de tout, tout est possible.



Comme Jésus a dit : " Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures" Une fois que les gens sont libérés de leur corps, ils vont dans un monde similaire à celui-ci où ils retrouvent de vieux amis. La seule différence est que tout est immédiat. Tout ce à quoi vous pensez se manifeste immédiatement. C'est une vie tellement plus facile que celle-ci.

C'est le paradis comparé à ici. Mais parce que c'est si facile, il y a peu de motivation pour y aller. C'est ici que nous avons le plus d'opportunités d'évoluer spirituellement.



Si vous mourez avec un intense désir de garder quelque chose d'ici, cela reste avec vous. De grands chefs d'entreprise reviennent pour s'asseoir dans leur fauteuil et ils sont furieux parce que quelqu'un d'autre l'occupe et ils n'y peuvent rien. Les gens qui veulent quelque chose d'ici restent accrochés et ils deviennent des fantômes.

Certains d'entre eux peuvent faire un peu de bruit comme de petits coups secs sur le mur ou bouger des couvertures ou de petits objets comme ça. Mais ça ne peut pas aller plus loin. Ils ne peuvent rien nous faire bien que certaines personnes en aient peur.

Il n'y a rien dans l'univers qui peut nous faire du mal sauf si l'on accepte l'idée qu'on peut nous faire du mal.



Avant mon éveil spirituel, j'avais remarqué que lorsque j'avais confiance en moi, cela se transmettait aux autres. Je peux l'expliquer maintenant. Toute chose pour laquelle nous avons une conviction absolue est ou devient rapidement cela. J'avais tellement confiance que j'allais avoir mon prêt à la banque ! Je le savais sans aucun doute et c'est

ce qui a fait que le banquier est allé dans mon sens et m'a fait un prêt de 10 000 \$ sans garantie.

Tout le monde lit l'esprit de tout le monde inconsciemment. Lorsque deux personnes se rencontrent, je souris à la manière dont ils réagissent l'un envers l'autre, lisant leurs pensées inconscientes. J'en ai pris conscience. On se lit tous les uns les autres.

J'étais contre ces choses avant de me réaliser. J'essayais de les résoudre par le raisonnement, sans y arriver, et ensuite je les rejetais comme étant des absurdités.



Autrefois, je travaillais sept jours sur sept, douze à quatorze heures par jour, mené par mes angoisses. Pour y échapper, je restais occupé tout le temps. C'était la principale raison pour laquelle je travaillais si dur. Je me trouvais des excuses en disant que j'avais toujours commencé une entreprise sans argent, alors je devais travailler dur. Mais ce n'était pas la raison. C'était juste une échappatoire.

Ce point devrait être souligné : je vivais la vie comme on doit la vivre, c'est-à-dire j'essayais d'être bon, de gagner de l'argent, d'être le meilleur dans mon métier. Je faisais toutes les choses que tout le monde essaie de faire. Je voulais réussir les objectifs qui étaient acceptés par la société – le succès, la richesse, être connu ou avoir une renommée.

Et j'essayais de le faire selon ces règles. Mais ma santé mentale et physique allait toujours mal, toujours plus mal, de plus en plus mal jusqu'à ce que l'infarctus m'emmène presque à la fin.

Peu importe si vous essayez fort, de la manière dont vous êtes supposé le faire, en respectant les règles de la société, même en accomplissant ses objectifs, vous n'obtenez pas ce que vous voulez.

Vous finissez toujours par être en difficulté. En réalité, le monde est fait comme ça. Vous ne pouvez pas gagner dans le monde.

Le monde est fait comme ça, infernal, pour qu'un jour nous puissions le transcender et retourner à un état où nous sommes tout sauf ce corps physique qui est la plus petite chose que nous puissions être.



Je refoulais complètement mes sentiments, incapable de les exprimer. Je les refoulais parce que comme je ne comprenais pas le monde et que je voulais me sentir accepté, je refoulais tous mes sentiments et toutes mes émotions pour avoir l'approbation des autres. J'ai fait cela depuis mon plus jeune âge et ça m'a rendu névrosé.

En suivant les directions que le monde pensait justes, voulant faire ce qu'ils voulaient, j'ai refoulé mes propres émotions et sentiments.

Je n'ai jamais pu comprendre les valeurs du monde. Je n'ai jamais vraiment été intéressé par l'argent. Je n'en ai jamais retiré de plaisir parce que je me forçais à gagner de l'argent. Je n'ai jamais aimé la compétition. Je trouvais que ce n'était pas bien. Et

malgré le fait que j'étais un excellent joueur de handball et de tennis – suffisamment bon pour jouer avec les champions – je pouvais les battre hors compétition mais jamais pendant une compétition. Ce qui fait que je ne pouvais jamais faire partie d'une équipe.

Quelque chose me dérangeait dans la compétition. C'était une opposition. Ce n'était pas bien de gagner contre une autre personne. Les sports ne devraient être joués que pour le plaisir, l'art, l'exercice, pas pour gagner.

Pendant tout le temps de ma recherche, mon sommeil s'est réduit de plus en plus jusqu'à disparaître complètement. Nous avons besoin du sommeil pour une seule raison – pour échapper à ce monde que nous pensons être si réel. Nous le voulons tellement, mais il est si lourd pour nous que nous devons nous en échapper une moyenne de huit heures par jour.

Quand vous êtes connecté à votre moi supérieur et en harmonie, vous n'êtes jamais fatigué. La fatigue est due au conflit mental. Quand tout le conflit mental est parti, vous n'êtes jamais, jamais fatigué. Vous avez toute l'énergie de l'univers quand vous êtes en harmonie, connecté. Si vous en avez besoin, elle est là.

Pendant la période où je ne dormais pas, j'avais beaucoup plus d'énergie que quand je dormais. En voulant être comme les autres, j'ai recommencé à dormir. Au début, je dormais une heure, puis deux et finalement jusqu'à six heures. Maintenant je garde ça comme ça, bien que ce ne soit pas régulier.

Je peux dormir une ou six heures. Pour moi, c'est la même chose.



Avant de devenir réalisé, je croyais les médecins et les nutritionnistes qui disaient que je ne pouvais pas manger trop de protéines. Le matin, je prenais des œufs, une grosse tranche de jambon ou des tranches de poitrine poêlées. Pour les repas du midi et du soir, je prenais toujours de la viande.

Après être devenu réalisé, j'ai vu que notre famille animale est reliée à nous. Je l'ai vue toute entière au même niveau que les animaux familiers qui vivent avec nous. Est-ce qu'un homme peut manger un animal qui vit avec lui ?



Si une fringale apparaît, je la déprogramme et elle s'en va.

Si bien que je ne souffre jamais de la faim.

Tout le monde peut le faire avec de la pratique. Ne mangez pas quand vous avez faim et mangez quand vous n'avez pas faim. Vous pouvez quand même avoir trois repas par jour. C'est juste une méthode pour être maître de son corps. Vous prenez le contrôle au lieu que ce soit votre estomac qui vous contrôle.



Les moments les plus heureux dans ma vie avant que je devienne réalisé en 1952, c'est quand j'étais amoureux de belles filles. C'était toujours la même chose qui se répétait

encore et encore. Je tombais éperdument amoureux, nous finissions par nous séparer et ça me déchirait intérieurement.

La première fois que je me suis séparé c'était d'Annette, la fille des années de lycée et d'université. Ça m'a pris cinq ans pour m'en remettre. Ça a été si dur que j'utilisais toute mon énergie pour le combattre. Pendant longtemps, j'ai été dans une profonde tristesse à cause de cette séparation.

Ensuite, j'ai rencontré Virginia et je suis tombé amoureux. Et ensuite nous nous sommes séparés. Cette fois-là, ça m'a pris trois ans pour m'en remettre.

Être amoureux était ce qu'il y avait de plus intéressant dans ma vie. Mon problème c'était que je me sentais tellement privé de liberté sur tout que je ne pouvais pas supporter l'idée de perdre encore plus de liberté par le mariage. Et parce que je ne voulais pas me marier, les filles me quittaient.

Je ne voulais plus vivre cette agonie, alors je devais y faire quelque chose. Je savais que les filles allaient me quitter si je ne les épousais pas, alors, j'ai mis au point une stratégie pour ne plus subir la douleur extrême de la séparation.

Quand notre histoire d'amour arrivait à son paroxysme et que je voyais que ça partait sur la pente descendante, je commençais à me préparer à la rupture.

Mais je ne voulais pas que ces filles souffrent ce que j'avais souffert. Alors je m'arrangeais pour qu'elles me jettent.

J'ai découvert que si un homme poursuit une fille, elle s'enfuit. S'il s'éloigne d'elle, elle va vers lui. Alors, avec des mots, je commençais à les encercler d'amour. Je leur disais : "Chérie, où étais tu ? Tu devais être là plus tôt. J'ai besoin de t'avoir près de moi. Ne me refais pas ça." Ça les mettait mal à l'aise. C'était une sorte d'emprisonnement et je savais très bien le faire.

C'était purement un travail de déduction. J'ai juste appris en observant les gens. Je ne le comprenais pas d'un point de vue psychologique.



Le résultat de mes aventures amoureuses n'était que douleur !

Mais ces coups causés par l'amour, la passion et ensuite le cœur brisé sont bons en réalité. Si ce n'était pour les coups, nous serions à tout jamais englués dans l'illusion qui est faite de petits moments de plaisir et de longues périodes de souffrance. C'est le schéma dans le monde – nous payons chaque gramme de plaisir avec des kilos et des kilos de souffrance. La douleur est si grande que la plupart des gens s'y habituent et n'en voient même pas l'étendue.



La première chose qui me disait que ma relation allait partir sur la pente descendante, c'était quand la fille commençait à suggérer le mariage, puis à en parler et finalement n'arrêtait pas de faire des remarques sur ce sujet. Quand les remarques commençaient à

tout bout de champ, alors ce n'était pas loin de la fin. Quand on en arrivait là, je m'intéressais à une autre fille pour ne pas souffrir aussi fort qu'auparavant.

Il n'y avait rien de pire que de souffrir. Vous ne pouvez pas vous en défaire. Vous ne pouvez mettre aucun baume dessus, sauf le seul baume que j'avais trouvé – trouver une autre fille !

Dans la plupart des relations amoureuses ce que l'un veut de l'autre, c'est principalement de l'approbation au niveau de son égo. C'est pour cela que la majorité des gens ne sont pas heureux dans leur mariage. Ils s'en prennent toujours l'un à l'autre, voulant de l'approbation au niveau de leur égo. Ça contribue à un mauvais mariage.

Qu'est-ce qui fait un mariage heureux ? Deux choses – avoir des intérêts en commun et l'amitié.



Un jour, j'étais assis dans la cafétéria de la 23ème rue à New York avec deux amis. C'était aux alentours de 1945. Nous étions assis à une table et nous mangions une tarte avec un café et Joe a dit : "Vous savez, je n'ai jamais de relations sexuelles."

Et j'ai dit à Joe : "Joe, et le weekend dernier avec telle ou telle fille ?"

Et Joe a dit : "Oh, ça ne compte pas."

"Et avec la fille le weekend d'avant ?"

"Oh, ça ne compte pas."

"Et avec la fille le weekend d'avant ?"

"Oh, ça ne compte pas."

Alors, Fred a suivi : "Vous savez, moi non plus, je n'ai jamais de relations sexuelles."

Je lui ai dit : "Fred, et avec la fille le weekend dernier ?"

"Oh, ça ne compte pas."

"Et avec la fille le weekend d'avant ?"

"Oh, ça ne compte pas."

C'est alors que j'ai eu cette énorme révélation. J'ai vu que je ressentais la même chose : que je n'avais jamais de relations sexuelles ! Et j'ai dit : "Est-ce qu'on est fous ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ?" Et j'ai compris que ce que nous voulions, ce n'était pas du sexe mais de l'amour. Et comme nous ne nous sentions pas aimés, nous disions "Nous n'avons pas de relations sexuelles."

Après ça, j'ai laissé partir le sentiment que je n'avais jamais de relations sexuelles, mais ça ne m'a pas beaucoup aidé. Je ressentais toujours que je ne pouvais pas recevoir d'amour. Je ressentais toujours que je n'étais pas aimé.

Je pense que c'est la raison pour laquelle beaucoup de gens aujourd'hui sont tellement attachés à avoir des relations sexuelles : ils confondent ça avec l'amour, et comme ils ne trouvent pas l'amour, ils recherchent les relations sexuelles, de plus en plus.

L'AMOUR N'A PAS DE POINT DE VUE PERSONNEL

Vous ne devenez pas libre en combattant le monde. Vous devenez libre en étant dans le monde.

Lorsqu'on a demandé à Nancy Sinatra ce qu'elle pensait du mouvement de libération des femmes lors d'une émission de télévision, elle a dit qu'elle ne le comprenait pas. Elle a dit : "La liberté est quelque chose de personnel. Je ne pense pas que je doive me battre pour la liberté."

Elle voulait dire qu'elle se sentait déjà libre.

Le mouvement entier n'avait aucun sens pour elle. Son idée était juste, la liberté est un état que l'on atteint personnellement.



Les femmes se comportent comme des citoyennes de seconde zone dans notre société – à tel point que beaucoup d'entre elles l'acceptent sans s'en rendre compte !

La raison pour laquelle les femmes sont en seconde position c'est qu'elles se voient au second plan. Si elles pouvaient corriger leurs propres pensées et se voir comme l'égale des hommes, elles le seraient. Alors le MLF serait en chaque femme et il n'y aurait pas besoin d'un mouvement.

La Constitution des États-Unis a toujours donné des droits égaux à tous les citoyens – y compris les femmes.

Et pourtant, combien de Présidents ont été des femmes ? Combien de membres du Congrès sont des femmes ? Combien de cadres supérieurs sont des femmes dans les entreprises ?



La plupart des grands maîtres que nous connaissons sont des hommes. Les femmes qui sont des maîtres ne reçoivent pas la même reconnaissance du monde que les hommes et donc elles ont tendance à rester dans l'ombre.

La nature de l'homme se situe au niveau de la raison ; la nature de la femme se situe au niveau du ressenti. Le ressenti est plus proche de l'Être que la raison. Donc, les femmes sont plus proches de l'Être dans le sens où elles fonctionnent avec leur ressenti.

Cela me rappelle un homme d'affaires qui ne prenait jamais une décision importante tant qu'il n'avait pas amené son client chez lui pour avoir l'avis de sa femme. Il avait appris par expérience qu'elle avait un ressenti ou une intuition toujours juste. Il disait qu'il ne pouvait pas l'expliquer, mais il savait que c'était comme ça.

Voyez-vous, il y a deux natures différentes, et c'est pour cela que quelquefois, nous avons de la difficulté à nous comprendre.

Dans certains des groupes avec lesquels j'ai travaillé, les hommes étaient tout le temps en train de poser des questions. Et ils étaient brillants. Les femmes disaient rarement

quelque chose – mais elles allaient plus loin que les hommes ! Les femmes ressentent, elles en faisaient l'expérience. Les femmes fonctionnent avec ce qu'elles ressentent ; les hommes avec le raisonnement.

L'avantage est aux femmes.



J'ai eu la révélation de pourquoi certains hommes et certaines femmes sont homosexuels. Au fur et à mesure que nous traversons nos très nombreuses vies, nous changeons de sexe à certains moments. Par exemple, si j'avais été une femme dans ma vie précédente et que, dans cette vie, j'ai pris un corps d'homme, je serais naturellement attiré par les femmes à cause de mon corps d'homme mais j'aurais un ressenti féminin plus fort me venant de ma vie précédente. Plus je vis de vies dans un corps d'homme, plus je deviens masculin au niveau de ce que je ressens et moins je serai homosexuel.

On trouve des homosexuels chez tous les peuples. C'est naturel. Nous changeons de sexe pour vivre davantage d'expériences.

C'est une bonne chose que l'homosexualité soit mieux acceptée aujourd'hui. Jusqu'à récemment, c'était un crime d'être comme ça. C'était cruel.



J'ai vu aussi que les petits enfants ne sont pas sans un mental. Si vous vous souvenez de quand vous étiez un petit enfant, même du jour où vous êtes né, vous verrez que vous saviez qui était votre mère, qui était votre père et même qui était le médecin. Vous saviez toutes ces choses même si vous ne pouviez pas parler. Vous saviez ce qui se passait.

Vous étiez seulement intéressés par la satisfaction de vos besoins. Si maman ne vous donnait pas votre lait, vous pleuriez, et maman vous le donnait.

Ma sœur aînée parlait à l'âge de six mois. Mais je n'ai pas parlé avant trois ans ce qui fait que tout le monde s'inquiétait à mon sujet. Ils pensaient que j'étais idiot. Mais je n'avais pas besoin de parler. J'avais tout ce que je voulais en le montrant et en faisant un son. Je me demandais pourquoi ils s'inquiétaient à mon sujet.

Je n'ai pas ressenti le besoin de parler avant trois ans – mais je me rattrape maintenant !

Après m'être réalisé, je suis remonté dans ma mémoire et j'ai revécu mon enfance. Tout ce qu'un enfant veut, c'est que ses besoins soient satisfaits. S'ils le sont, il est heureux, s'ils ne le sont pas, il utilise le seul langage qu'il connaisse – il pleure !

On ne devrait jamais laisser un enfant pleurer. Ce n'est pas un exercice pour les poumons. C'est cruel de laisser un enfant crier sans chercher à comprendre ce qu'il veut et sans prendre soin de lui. Si on prenait soin des besoins des enfants, cela allégerait beaucoup leur insécurité quand ils sont adultes.



L'éducation d'aujourd'hui est une complète mal-éducation.

Vous prenez un être infini et vous essayez de lui bourrer le crâne d'apprentissage par cœur, étouffant ainsi sa capacité à évoluer et à être créatif. Vous étouffez aussi son évolution.

Avez-vous besoin d'enseigner à une fleur à pousser et devenir belle ? Nous devrions avoir la même attitude envers les enfants. Nous devrions permettre aux enfants d'évoluer naturellement, d'exprimer leur aptitudes intérieures.

Quand on regarde les choses sous cet angle, on voit à quel point le système scolaire est limitant.

Prenez les universités. On vous dit que vous devez apprendre à penser par vous-même. Mais si vous pensez différemment des professeurs, vous êtes recalé.

Pendant mon premier semestre à l'université, on m'a dit que maintenant que j'étais en fac, je devrais penser par moi-même. Et c'est ce que je commencé à faire. Les deux premiers partiels, j'ai raté tous les sujets où je devais penser par moi-même.

J'ai vraiment eu de la difficulté avec ça jusqu'à ce que je finisse par demander à un des professeurs s'il m'autorisait à voir les copies d'examen de ceux qui avaient de bonnes notes.

Je les ai lues et j'ai découvert qu'elles lui redonnaient exactement ce qu'il nous disait en cours.

C'est alors que j'ai tout compris : si je pensais de la même manière que lui, j'étais intelligent, si je ne le faisais pas, j'étais idiot bien qu'il m'ait dit de penser par moi-même.

Ce n'est donc pas vrai qu'ils veulent que vous pensiez par vous-même ; ils veulent que vous pensiez de la même manière qu'eux.

Après ça c'était facile. J'ai toujours eu d'excellentes notes et j'ai toujours fait attention à bien redonner ses idées au prof. J'avais les meilleures notes avec un minimum d'études.



Toutes les drogues sont un poison. Les poisons ont tendance à vous pousser hors de votre corps et vous donner le sentiment d'être détaché de sa lourdeur. En laissant partir l'attachement au corps, vous élevez votre conscience au-delà de la conscience du corps.

Le danger de la marijuana ou de toute autre drogue, c'est qu'on lui accorde le bénéfice de faire quelque chose que vous pourriez ou devriez faire sans elle. Planer, se sentir heureux, libéré de l'attachement, est un état naturel et doit être atteint par soi-même. Plus on utilise la marijuana ou d'autres drogues, plus on en devient dépendant pour se sentir heureux et détaché. Par conséquent, moins nous sommes capables de trouver cet état naturel par nous-même.

Aussi, quand on y arrive par nos propres moyens plutôt qu'avec les drogues, on peut aller au-delà des limites de l'état planant que toutes les drogues vous donnent et on fait l'expérience de ce qu'il y a de plus fantastique. Voyez-vous, il n'y a réellement aucune

limite à l'état de plénitude, de bonheur que vous pouvez atteindre par vous-même, sans les drogues.

Une chose cependant : la marijuana peut être une ouverture dans le sens où elle peut vous donner un aperçu de quelque chose que vous n'auriez jamais eu sans elle. Attention, je ne fais pas l'apologie des drogues. Vous pouvez avoir le même aperçu avec plus d'intensité juste en calmant suffisamment votre mental.



Mon signe astrologique est le Cancer, juste à côté du Lion. Les données astrologiques se sont accumulées en compilant les vies de beaucoup, beaucoup de gens connus. Donc, ça convient à beaucoup de gens.

Selon moi, si j'accepte l'idée que les planètes ont une influence sur moi, qu'en est-il de l'influence que la planète Terre a sur moi ? La Terre n'est pas prise en considération quand les astrologues font un thème astral. Et pourtant, son influence est bien plus grande que celle de toutes les autres planètes ensemble.

On peut aussi se poser la question : qui est le plus intelligent ? Des mottes de terre quelque part là-haut, dans l'espace ou mon intelligence ? Les planètes sont de la matière. Devraient-elles déterminer mon intelligence ? Je dis non ! C'est mon point de vue sur l'astrologie. Quand des planètes déterminent ce que nous sommes, nous devrions retourner la question et décider pour les planètes. Je ne vais pas m'en remettre à un amas de poussière pour me guider et m'influencer.



Bien que l'intelligence soit définie comme étant la capacité à résoudre de nouveaux problèmes, je la définis comme la capacité à être heureux. L'homme veut le bonheur plus que tout autre chose. Est-ce que son intelligence ne devrait pas être jugée sur sa capacité à avoir ce qu'il veut le plus ?



Vous utilisez votre voiture pour vous déplacer, mais vous ne dites pas : "Je suis la voiture." De même votre corps est une carcasse, ou mieux, une "car-case"¹. Actuellement, vous l'utilisez comme un véhicule. Si vous dites : "Je suis le corps.", c'est la même chose que de conduire une voiture et de dire : "Je suis la voiture."

¹'car' = voiture en anglais et 'case' = boîte, châssis. Lester Levenson fait le jeu de mot entre le mot 'carcass' = carcasse en français et 'car-case' = châssis de voiture, qui a presque la même sonorité en anglais et donne la même idée. Le corps comme la voiture ne sont que des moyens de transport que nous utilisons pour nous déplacer mais nous ne sommes pas ce moyen de transport. NDLT.

L'AMOUR EST LE MOYEN ET L'ABOUTISSEMENT

Le mot 'atome', par définition, veut dire la plus petite particule. Jusqu'à 1952, ayant été formé en physique, je suivais régulièrement les derniers travaux sur l'atome et sur la théorie de l'atome. À l'origine, l'atome était supposé être la pierre angulaire de tout l'univers et contenait déjà plus de trente particules. J'ai vu qu'il ne pouvait plus être accepté comme étant la pierre angulaire indivisible.

J'ai vu que notre connaissance de tous les phénomènes physiques revenait à zéro, que nous ne savions pas ce que sont la gravité, le magnétisme, l'électricité, la lumière ou la chaleur.

La science progresse à tâtons par expériences parce que la science aujourd'hui ne comprend pas les phénomènes naturels. La raison en est que l'homme comprend à peine la science de l'être. Le monde va vers sa destruction à cause ce manque de compréhension.

Aujourd'hui, nous trouvons notre énergie en détruisant la matière. Si vous continuez à détruire la matière, par principe naturel, cela va vous détruire. Et c'est ce qui se passe dans le monde aujourd'hui. Œil pour œil, dent pour dent – la loi de la compensation !

Nous avons empoisonné l'atmosphère avec notre destruction des énergies fossiles, du charbon et du pétrole. Maintenant cela nous empoisonne.

Nous empoisonnons l'eau. Et nous empoisonnons la nourriture. Nous ne pouvons pas continuer à faire ça et survivre.

Nous devons vivre avec la nature et non la détruire. Nous devons apprendre que si nous ne le faisons pas et que nous continuons comme nous faisons actuellement, cela va nous détruire. Cela devient évident.

Nous pouvons l'apprendre et nous le devons. Et le moyen de le faire, c'est l'étude de l'homme et de son Être. C'est la science qui pourrait corriger toutes les autres sciences car elle est le fondement de toutes les sciences.

Tôt ou tard, nous devons comprendre la science de la nature, comprendre l'atome et ensuite, nous utiliserons l'atome où l'énergie est libre et illimitée.

Si nous pouvions lâcher notre caractère destructeur et notre haine, notre esprit serait clair au point que nous verrions la simplicité de la nature et des lois naturelles. Ce n'est pas aussi compliqué que nos physiciens le rendent.

La puissance naturelle, infinie est juste là devant nos yeux et nous ne la voyons pas. La nature est là pour nous servir. Nous ne sommes pas là pour la combattre, la maltraiter, l'écraser. Mais tout ce que nous faisons, nous le faisons de la manière dure. Notre instrument de recherche de base, le cyclotron, écrase l'atome.

Et tout cela, parce que l'homme n'a que peu ou pas d'intérêt pour la science la plus importante, c'est-à-dire la science à la base de toutes les sciences, la science de l'être. La science de l'être expliquerait et ferait connaître toutes les autres sciences.

Si nous étions en harmonie avec la nature, en harmonie avec nous-même, remplis d'amour plutôt que remplis de haine, la nature pourrait nous satisfaire et nous servir avec une générosité qui rendrait tout le monde riche, mais aussi extrêmement heureux.



Nous avons des théories que nous n'arrêtons pas de changer. Chaque physicien sait ça. Si ces théories étaient exactes, elles n'auraient pas besoin d'être changées. On croyait que l'atome était le premier bloc à partir duquel tout le reste était construit. Nous savons maintenant que cette théorie est fautive. Et pourtant, nous continuons à nous y accrocher.

Nous ne comprenons pas la gravité et le magnétisme. Nous ne comprenons même pas ce qu'est l'électricité, mais nous pouvons l'utiliser. Nous avons appris à le faire par l'expérimentation. En croisant un champ magnétique avec un conducteur en cuivre, on obtient du courant.

Nous avons appris à produire de l'électricité de cette manière. Nous ne savons toujours pas pourquoi cela se produit.

Nous ne comprenons pas la gravité – rien de rien – et c'est pourquoi nous sommes si terre à terre. Le jour où nous découvrirons ce que c'est, nous pourrions voyager librement et facilement dans l'univers.

Tout dans la nature va dans deux directions. Il y a un plus et il y a un moins ; s'il y a du chaud, il y a du froid ; et s'il y a la gravité, il y a l'anti-gravité. C'est seulement quand nous comprendrons la gravité que nous aurons la clé de l'anti-gravité. C'est seulement alors que nous pourrions voyager dans l'univers. Nous voyagerions sur les lignes magnétiques de l'univers.

Tant que l'homme est l'esprit destructeur qu'il est maintenant, la nature le garde lié à sa planète. Sinon, il irait vers d'autres planètes pour les conquérir. Il causerait d'énormes dégâts et détruirait l'harmonie de l'univers.

Alors la nature le confine ici. Quand nous serons plus compréhensifs, quand nous aurons plus d'amour en nous et par conséquent quand notre mental sera plus calme, nous commencerons à voir les lois naturelles. Alors, nous verrons ce qu'est la gravité et comment quitter cette planète facilement.

Nous verrons comment avoir de l'énergie gratuite, illimitée à partir de l'atome d'une manière non-destructive.

Nous savons que l'énergie est là. Nous l'utilisons dans nos bombes atomiques.

Comme je l'ai déjà dit, nous faisons de la recherche sur les atomes en les écrasant dans des cyclotrons. Nous apprenons par la destruction, une approche bien malheureuse.

Nous devons renverser la vapeur et apprendre en construisant. Seulement alors, nous aurons les bonnes réponses. Nous devrions regarder l'univers et apprendre comment il se construit et dans le processus, comment l'atome est construit. En comprenant comment l'atome est construit, on trouve le secret de sa puissance illimitée.

L'atome de notre monde physique est la particule de photon. C'est la plus petite particule que nous soyons capables de mesurer. Tout comme la particule de lumière frappe notre rétine et il se traduit en lumière. En gros, cette même particule est la force de gravité, de magnétisme et le niveau d'énergie de l'atome.

Mais cela est à des milles de la physique et les physiciens diront que c'est ridicule.



La matière n'est rien d'autre que l'énergie immobile à un point donné. Les physiciens savent cela. Il y a un certain niveau d'énergie immobile dans la tasse à café qui est sur cette table. Quand la tasse bouge, elle devient énergie. Si je vous frappais avec cette tasse, vous sauriez qu'il y avait de l'énergie venant à vous. C'est vraiment simple.

Du point de vue le plus élevé de la création, j'ai vu que la matière est de l'énergie figée et que l'énergie n'est rien d'autre que le mental en mouvement. Tout cela n'est fait que des images et des concepts produits par notre mental ! L'univers tout entier n'est fait que des images produites par notre mental. Tout est une image dans notre mental !

C'est ce que j'essaie de montrer quand je dis, mettez votre mental de côté, endormez-vous. Alors, où est-il, ce monde ? Ne vous réveillez pas et il n'est plus jamais là.

Où est le monde sinon dans notre mental? Mettez votre mental de côté de manière permanente et le monde disparaît pour toujours.

Quand vous voyez votre unité avec le Tout, alors vous voyez votre Être véritable, vous voyez l'univers entier comme un rêve dans votre esprit, juste comme dans un rêve pendant la nuit.

Imaginez tous vos rêves, les personnages qui sont dedans, l'action qui s'y joue, les relations entre les personnages. De la même manière que vous vous réveillez d'un rêve nocturne, un jour vous vous réveillerez de cet état de rêve éveillé et deviendrez conscient du fait que vous rêvez tout ce qui se passe dans votre vie.

Vous direz : "Oh mon Dieu ! Ce n'est rien d'autre qu'un rêve !" Et vous rirez et vous cesserez d'être un effet d'illusion. Si vous y revenez, vous essaierez d'aider le reste de vous-même à s'éveiller.



Ma définition de réel est : Ce qui réel, c'est ce qui ne change jamais. La réalité ne change jamais. Elle est absolue – la vérité ne change jamais. Elle est toujours vraie.

Laissez-moi vous donner une illustration qui vient d'Orient : vous marchez le long d'une route au crépuscule et il y a une corde sur le sol. Vous imaginez que c'est un serpent. Alors vous devenez tout tendu, vous avez peur de ce serpent et de ce qu'il peut vous faire.

Bien, le serpent représente le monde. La corde représente la réalité. La corde est inoffensive, elle n'a pas d'émotions et ne change pas.

Mais ce serpent est quelque chose de terrible et de dangereux.

Le monde est comme le serpent imaginé, une illusion. Toutes les questions sur le monde sont comme les questions sur le serpent. Est-ce que ce serpent va m'attaquer ? Comment est-ce que je peux me protéger du serpent et ainsi de suite.

Tout revient à quelque chose qui n'existe pas ! La réalité, c'est la corde. La réalité du monde, c'est l'Être qui se trouve en arrière-plan.

Quand on devient réalisé, le monde ne disparaît pas mais ce que nous en connaissons change du tout au tout. Au lieu que le monde soit séparé, incontrôlable, vous découvrez qu'il existe seulement parce vous Êtes. Vous imaginez tout en images¹.

Ensuite, vous le voyez comme un rêve alors qu'avant, cela vous paraissait tellement réel. C'est la seule différence entre avant et après vous être réalisé.

Mais tant que vous pensez que la corde est un serpent, vous êtes dans le rêve.

Je peux vous le montrer d'une autre manière.

Le monde est une illusion tout comme une oasis dans le désert. Quand vous regardez le désert, parfois il semble qu'il ait de l'eau. Tant que vous n'allez pas voir et vérifier, vous continuez de penser qu'il y a de l'eau.

Quand vous arrivez à l'endroit, vous vous apercevez qu'il n'y a pas d'eau, seulement du sable. La fois suivante, vous voyez toujours l'illusion mais vous savez que c'est une illusion. Maintenant, vous savez que c'est une illusion.

Quand vous connaissez votre véritable Être, vous découvrez qu'il se suffit complètement à lui-même, que vous avez à satiété tout ce que vous voulez. Et vous lâchez votre soif pour une oasis.

¹Lester Levenson fait un jeu de mot intraduisible avec 'image-ing' qui lorsqu'on le prononce en anglais sonne comme 'image in' = "image dedans", donnant ainsi l'idée que l'image est seulement dans notre mental.

L'AMOUR CHERCHE SON SEMBLANT

Il y a une manière naturelle pour chaque nature de se réaliser.

Ce qui est naturel pour vous est la meilleure manière pour vous. C'est pourquoi il y a quatre manières principales qui conviennent à chaque nature.

Les quatre manières sont la manière rationnelle qui fait appel au mental, la manière scientifique qui fait appel à une méthodologique spécifique, la manière émotionnelle basée sur l'amour et la dévotion et la manière active en rendant des services désintéressés à l'humanité.



Pour vous mettre à nu, il faut seulement le vouloir et regarder dans la bonne direction.

Quand vous cherchez le "Je que je suis", il faut le chercher au-delà du mental. Le mental ne peut jamais concevoir l'infini car le mental est limité.

Lorsque votre mental est suffisamment calme pour que vous puissiez voir à travers son agitation bruyante, vous pouvez voir le véritable "Je" que vous êtes.

Plus vous calmez le mental, plus vous y arrivez. Vous maintenez cela, jusqu'à y arriver complètement.



Le mental ne sait que créer. Ce que nous gardons au niveau de notre mental se manifeste. Le mental pense en images. Si je dis le mot "chaussure", le mental forme l'image d'une chaussure, pas celle d'un mot.

Le mental ne peut pas former l'image des mots "ne" et "pas". Tout ce que vous "ne...pas", vous gardez l'image de ce que vous ne voulez pas et donc vous créez ce que vous ne voulez pas. Quand je me dis : "N'oublie pas ta montre Lester", j'oublie ma montre. Si je dis "Ne renverse pas le thé", le thé est renversé.

C'est une chose bizarre à observer. La première chose que j'ai utilisée pour me ramener dans le monde, c'était les mots négatifs. Au début, je n'avais pas de mots négatifs dans mon vocabulaire.

Vous seriez surpris par le nombre de mots négatifs que la plupart des gens utilisent. Vérifiez-le vous-même. Vous verrez quelques résultats intéressants.

Et bien pour moi, ce n'était pas naturel de les utiliser. Alors quand j'ai commencé à apprendre à revenir dans le monde, j'ai dû mettre un paquet de "ne... pas". C'est une habitude pour moi maintenant. Ça m'aide à rester avec les gens.

Mais souvenez-vous que le mental ne sait que créer. Si vous "ne...pas" quelque chose, vous gardez mentalement en image ce que vous ne voulez pas et que vous allez créer. Voyez-vous, "ne...pas" n'est pas une image dans votre mental mais ce que vous refusez en est une. Si vous dites "ne tombe pas", "tomber" est l'image.



Vous pouvez faire tout ce que vous voulez à partir de votre mental. Tout ce que vous êtes résolu à faire, vous le faites.

Nous devrions penser en positif. Quand je dis aux gens "Donnez-moi le contraire du négatif que vous êtes en train de penser." ils sont incapables de le faire. La difficulté vient de l'habitude. Mais vous pouvez changer une habitude négative en habitude positive.

Vous n'avez qu'à donner plus de force à une pensée positive qu'à votre pensée négative habituelle. Une seule pensée forte peut mettre à bas des centaines de pensées négatives subconscientes immédiatement.

Qu'est-ce qui fait la différence dans la force d'une pensée ? Le niveau de résolution, de détermination ou de volonté que vous mettez derrière cette pensée.



Si vous pouvez poser et maintenir la question "Que suis-je ?" jusqu'à ce que votre véritable nature se présente à vous, c'est la manière la plus rapide vers la liberté totale. J'attends toujours de rencontrer la personne qui y est arrivé. Mais si nuit et jour, vous restez avec la question "Que suis-je ?" et que vous rejetez toutes les autres pensées, en quelques semaines, vous y êtes arrivé.

De toute façon, vous devriez toujours avoir la question "Que suis-je ?" en tête quoi que vous fassiez.



Si vous n'y arrivez pas, alors la prochaine grande étape est de lâcher votre ego. Quand il n'y a plus d'ego, ce qui reste est votre moi infini.

Si ça vous paraît trop de laisser partir votre ego d'un seul coup, alors commencez par lâcher les effets de votre ego sur vous : les tendances, les prédispositions, ce que vous aimez, ce que vous n'aimez pas. Tout le monde peut laisser partir des tendances et des prédispositions facilement, s'il le veut réellement.

Commencez par les petites et ensuite les plus fortes partiront comme je vous l'ai dit. La simple tendance à marcher sur le trottoir de droite dans la rue, peut être changée par marcher sur le trottoir de gauche. La tendance à dormir huit heures peut être changée pour ne dormir plus que six heures.

Il n'est pas nécessaire de changer toutes les habitudes de manière permanente – juste pour un moment, pour voir qui est le maître.

La tendance à chercher de l'approbation est un gros morceau. Chacun d'entre nous est absorbé par sa recherche d'approbation. Tout le monde le fait, et c'est un tel gaspillage d'énergie et de temps.

La chose importante, c'est que quand vous êtes en recherche, que ce soit avec la question ultime "Que suis-je ?" ou en lâchant égo ou vos tendances, l'isolement est indispensable. Devenez silencieux.

L'isolement vous aide à calmer le mental. Toutefois, on peut s'isoler en pleine ville ou n'importe où, là où vous êtes. Je me suis isolé au 116 West de la 50ème rue au cœur de New York City.



C'est possible de grandir spirituellement chaque jour à travers toutes vos relations et vos rencontres. Nous sommes ici pour grandir, pas pour expérimenter. Ce n'est pas un terrain d'expérimentations, c'est un terrain d'apprentissage, une salle de classe.

Il y a plusieurs classes pour plusieurs planètes. Celui-ci est un cours avancé. C'est un des plus difficiles et par conséquent il permet la plus grande évolution. Tous ceux d'entre nous qui sont ici sont des âmes avancées – avancées dans le sens où nous avons choisi un endroit extrêmement difficile comme demeure. Nous voulions un cours plus avancé, plus dur et nous l'avons !



Le concept qu'a la majorité des gens de l'amour, est en fait celui de la haine, plus ou moins. "J'ai besoin de toi, il faut que tu sois à moi, je ne peux pas vivre sans toi, tu es à moi", tout cela, c'est du non-amour.

L'amour, c'est laisser l'autre avoir ce que l'autre veut. Pas ce que je veux. Ce que nous appelons l'amour dans ce monde, c'est généralement une émotion sensorielle et égoïste – un marché – si tu fais ça, je t'aime et si tu ne le fais pas, je ne t'aime pas.

Le sexe et l'amour sont souvent assimilés comme étant la même chose et ça ne l'est pas. Si vous voulez savoir ce qu'est le sexe, observez les animaux. Le sexe est un moyen de procréation. Si nous vivions des vies sexuelles normales, nous utiliserions le sexe uniquement pour cela. L'homme superpose l'amour au sexe.



Heureusement et malheureusement, c'est le sexe qui nous rapproche le plus de Dieu. En général, cela nous fait ressentir une émotion des plus extraordinaires. C'est une chance dans le sens où c'est là que nous commençons à ressentir des sentiments d'amour et malheureux parce que cela nous bloque à ce niveau et nous empêche d'aller plus loin dans des sentiments d'amour plus intenses et plus profonds.

Ce qui est inconnu de la plupart des gens, c'est que quand nous sommes capables d'exprimer notre amour directement et pas de manière limitée par nos sens, ça n'a pas de limites et par conséquent, notre joie n'a pas de limites. La joie peut être et devrait être des milliers de fois plus grande que la plus grande sensation de joie dont nous ayons fait l'expérience à travers le sexe.

Je vous suggère deux choses : premièrement d'avoir la connaissance de ce qui précède. La deuxième chose, c'est que la modération, ou même la retenue est possible dès lors que l'on ressent constamment plus de joie que le sexe ne peut en donner. Alors, c'est

facile de s'en détacher parce que vous ne voulez pas être limité dans votre joie. Vous voulez continuer à ressentir de plus en plus de joie jusqu'à ce que vous atteigniez la joie ultime.



Une personne illettrée a bien plus de chances d'atteindre la liberté totale parce qu'elle n'est pas engoncée dans des couches accumulées de dogmes, de doctrines, d'éducation, d'idées. Moins nous avons d'idées, moins nous avons d'éducation, moins nous avons d'exigences à nous comporter comme le veut le monde, plus nous sommes libres de plonger à l'intérieur de nous-même.

Moins nous avons de confusion dans notre manière de nous voir, moins nous acceptons les schémas de notre société parce que notre société va dans la mauvaise direction. Par conséquent, tout ce qu'elle nous donne devient un obstacle.



Le début de notre sentiment d'échec vient de notre plus jeune âge. Nos parents nous disent quoi faire et ne pas faire. Chaque fois que nous voulons faire quelque chose et qu'ils disent : "Ne fais pas ça", nous avons le sentiment que nous ne pouvons pas, que nous ne savons pas comment.

Si nous ne voulons pas faire quelque chose et qu'ils disent : "Fais-ça", c'est la même chose, nous avons le sentiment que nous ne savons pas comment.

Et les "fais" et "ne fais pas" de nos parents nous donnent le sentiment que nous ne savons pas dès le début de notre existence. Et cela continue à travers la vie de chacun.

Chaque enseignant est formaté avec l'idée que nous ne pouvons pas faire. Alors ils nous disent quoi faire et ils le répètent encore et encore et ils continuent la négativité qui a commencé dans notre petite enfance.

C'est peut-être quatre-vingt-dix pour cent d'entre nous qui a ce sentiment d'échec que nous ne pouvons pas réussir. Nous ne savons pas comment.

Lorsque nous nous regardons tels que nous sommes vraiment, et que nous découvrons qui nous sommes, nous découvrons que tout est possible pour nous, que toute forme d'intelligence est à notre disposition, que nous avons une ligne directe avec l'omniscience, avec l'omnipotence. Et la seule chose qui nous empêche de l'utiliser, ce sont les principes pré-endoctrinés de nos parents et de nos enseignants. Faites. Ne faites pas.

Par conséquent, en découvrant qui nous sommes, nous voyons comme il est ridicule de s'accrocher au concept que nous ne pouvons pas. Et quand nous voyons que tout est possible, nous lâchons ces concepts les uns après les autres.

Il ne devrait y avoir aucun mot négatif dans aucune langue – pas de "ne peux pas", pas de "fais pas", pas de "ne...pas". Ce serait vraiment extraordinaire si nous les sortions de notre langage.

Vous découvrirez que vous pouvez dire tout ce que vous voulez en positif. Pensez seulement à ce que vous voulez et c'est seulement ce que vous aurez.

Tout bien considéré, ce sont les incapacités qui sont martelées en nous depuis notre naissance qui nous limitent. Nos parents les ont, leurs parents les leur ont données. Et ainsi de suite, nous les passons inconsciemment à ceux que nous pensons tant aimer.

L'AMOUR C'EST SE LIBÉRER DE L'AUTRE

J'ai fait l'expérience de chaque chose que j'affirme ; c'est pour cela que ce que je dis porte quand je parle aux autres. Si je l'avais lu dans un livre, cela n'aurait eu aucun impact sur celui à qui je parle. Mais quand on en fait l'expérience, qu'ensuite on en parle, cette puissance infinie dont on a bénéficié est juste là en arrière-plan.

Il y a une puissance dans les mots même quand ils sont écrits après avoir été prononcés.

Mais elle est ressentie de manière plus forte quand ça se fait de personne à personne.



L'homme est réellement infini et pense qu'il est le contraire. Calmez simplement votre mental suffisamment pour découvrir ce qui est au-delà de votre mental – votre omniscience. Où que vous soyez, vous pouvez utiliser la moindre opportunité, chaque relation pour grandir. Surtout, n'arrêtez pas de chercher.

Être en recherche devrait être une quête vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Presque chaque chose que vous faites est un comportement de limites. Regardez-bien ça et lâchez le. Chaque fois que vous voyez le non-amour, changez-le en amour. C'est seulement quand vous êtes tout amour que vous êtes libre.

Allez dans un endroit où personne et où rien ne peut vous déranger. Prenez l'entière responsabilité de ce qui vous arrive. Prenez l'habitude de faire remonter à votre conscience les pensées négatives à l'origine de vos comportements afin de pouvoir les laisser partir, de les lâcher et d'en être libérés.

C'est quelque chose que j'ai développé. Chaque fois que quelque chose de désagréable m'arrivait, je me disais : "Qu'est-ce que j'ai fait pour que cela m'arrive ?" Immédiatement, la pensée qui en était à l'origine remontait, je la voyais et je m'en détachais.

Un jour, nous allions à Los Angeles avec Bill Cass et je conduisais. Nous avons conduit toute la journée et toute la nuit et j'étais fatigué. Nous approchions de San Bernardino.

Bill m'a dit : "Lester, est-ce que tu as mal aux yeux ?" J'étais tellement fatigué que je n'ai même pas répondu mais je l'écoutais.

Puis, la radio a annoncé qu'il y avait du brouillard dans cette région. Bill m'a demandé une deuxième fois : "Lester, est-ce que tu as les yeux qui piquent ?" Là encore, j'étais tellement fatigué que je n'ai pas répondu. Cependant, la pensée s'est imprégnée dans mon subconscient.

Le lendemain, j'avais les yeux qui piquaient et qui brûlaient. Alors que j'étais allongé sur le lit dans un motel de Los Angeles, je me suis dit : "Qu'est-ce que j'ai fait pour que ça arrive ?"

C'est alors que j'ai entendu Bill me demander si j'avais les yeux qui piquaient et brûlaient la première fois. Je l'ai inversé pour son contraire.

Je l'ai entendu me demander la même chose une deuxième fois et à nouveau, je l'ai inversé. J'ai ouvert mes yeux et ils ne brûlaient plus et ne piquaient plus. C'était fini !

Vous devez inverser tout ce que vous entendez qui est négatif, sinon ça va dans votre subconscient. Vous l'inversez en lâchant le négatif et en faisant une affirmation positive. "Mes yeux vont bien, mes yeux sont parfaits."

Si, quand Bill m'a demandé si j'avais les yeux piquaient, j'avais répondu "mes yeux vont bien", ça aurait été le cas. Je n'aurais pas accepté l'idée subconsciente que le brouillard fatigue les yeux et les fait pleurer.

Inversez toujours les choses négatives que vous entendez chaque fois que vous les entendez. Nous vivons à une époque où il y a tellement de négatif autour de nous qu'il faut le faire si nous voulons vivre une vie heureuse.

Il y a tellement de négativité dans le monde que c'est difficile de trouver le calme. Vous devez vraiment vous isoler. Toutefois, vous pouvez vous isoler à New York City.

L'isolement du monde doit être une détermination obstinée. C'est la condition nécessaire pour éviter d'être tiré hors de nous-même en direction du monde et pour plonger pleinement dans la direction qui vous fera trouver votre véritable Être – de manière si intense que vous gardez votre direction intérieure et votre attention constamment vers l'intérieur avec application.

Le jour viendra où nous nous réveillerons tous du rêve, nous verrons que c'était juste un rêve et nous en rirons.

En attendant, dans le rêve, j'essaie d'aider les autres à s'en réveiller, s'ils veulent se réveiller.

Je ne ressens pas l'urgence à le faire. Mais pour ceux qui le veulent, le reste de moi qui le veut, maintenant l'enseignement est là. Je serais tellement heureux de leur tendre la main et de les amener à l'éveil s'ils le voulaient, s'ils prenaient cette voie et en faisaient leur routine journalière – continuant leur éveil spirituel en étant de plus en plus libre, jour après jour, jusqu'à ce qu'ils soient totalement libres.

L'AMOUR C'EST L'ACCEPTATION

Les gens qui s'abandonnent complètement à Jésus vivent une expérience délicieuse et merveilleuse. Ça semble juste. Elle s'accompagne d'amour et de bons sentiments. Ce sont des sentiments que l'on devrait développer.

Cependant, les jeunes n'ayant pas de méthodologie complète pour le faire ne peuvent pas continuer leur évolution. S'ils n'ont pas un chemin complet, une méthodologie complète à suivre, ils ne peuvent pas atteindre leur but.

L'évolution doit être continue jusqu'à ce que le but ultime soit atteint. Il faut le faire tous les jours. Si vous n'avancez pas, fatalement vous reculez. Une évolution soutenue est absolument nécessaire si vous voulez atteindre le but. Et pour cela, vous devez connaître le chemin tout entier.

Voici une pensée qui peut aider ceux d'entre vous qui se sentent portés par Jésus : ne croyez pas en Jésus, croyez comme Jésus croyait. Imitez Jésus.

Comportez-vous comme Jésus se comportait.

Aussi, le point culminant de Son chemin, c'est la Résurrection, la réalisation de l'immortalité. La Crucifixion était juste une étape vers la Résurrection.

Cherchez à atteindre ce qu'Il a atteint – l'immortalité !



Les religions orthodoxes sont bonnes dans le sens où elles enseignent Dieu et le bien.

Je vais plus loin. J'essaie d'enseigner à partir du haut. Je dis, Dieu est tout, Dieu est parfait. Si Dieu est tout, cela doit forcément nous inclure.

L'enseignement du péché ne devrait jamais être prêché.

Un prêcheur devrait dire aux gens les être infinis magnifiques qu'ils sont, faits à l'image de Dieu – pas qu'ils sont d'humbles pécheurs. C'est terriblement destructeur que de dire à l'homme qu'il n'est pas bon, quand en vérité, c'est tout le contraire ! Il est infiniment bon par nature et c'est cela qu'il faut faire ressortir.

Puisque Dieu est tout, notre être profond est Dieu et la bonté et l'amour est notre nature intrinsèque.

Et pourtant, n'importe quelle religion est en avance sur la science parce qu'elle parle de Dieu et du bien. La science parle de la machine comme si elle était Dieu. La matérialité parle de l'argent et de la célébrité comme s'ils étaient Dieu. La religion est en avance sur la psychologie, la philosophie et tout ce qui y ressemble parce qu'elle va dans une meilleure direction.



En commençant avec la "Genèse", la Bible est l'histoire de notre descente comme Dieu en dieux et puis en homme. Le livre des "Révélations" est tout le contraire ; elle nous parle des sept états qu'un homme doit traverser pour retourner à son état Divin.

A l'origine, la Bible était un très beau texte, très profond, très inspirant avec une méthodologie spécifique comme cela devrait l'être. Mais parce qu'elle a été bannie et est devenue clandestine pendant l'Age des Ténèbres, et aussi parce que beaucoup de gens qui ne la comprenaient pas complètement, l'ont retraduite, l'essentiel de la méthodologie a été mis de côté.

Où se trouve la méthodologie dans la Bible ? C'est la chose la plus importante : comment y arriver !

C'est seulement en Orient que la méthodologie a été préservée dans les enseignements.

Notre Bible est aussi codifiée. Le code du "Livre des Révélations" est basé sur la révélation inspirée. Même les prêtres qui ont passé leur vie à l'étudier ne comprennent pas le "Livre des Révélations", le chapitre le plus important de la Bible.



J'ai toujours conseillé aux gens d'acheter l'édition du Nouveau Testament en lettres rouges, et de ne lire que les parties imprimées en rouge. Cette édition a toutes les paroles de Jésus imprimées en rouge – le reste est en noir. Vous y trouverez le meilleur de la Bible, les mots prononcés par Jésus en direct.



Si Jésus marchait dans la rue aujourd'hui, presque personne ne Le reconnaîtrait à cause de leurs idées préconçues et hollywoodiennes de qui est Jésus. Il n'est pas un roi tonitruant, Il est la personne la plus humble que vous puissiez rencontrer – discret, modeste et sans prétentions. Cependant, si vous communiquiez avec Lui, vous verriez sa nature différente sans équivoque.

Les signes seraient intérieurs plutôt que visibles. Un individu réceptif sentira Sa puissance, Son magnétisme, Son amour.

Jésus est seulement venu nous montrer le chemin du retour vers notre divinité. Il est venu nous montrer le chemin vers notre immortalité et notre nature illimitée, et Il nous a enseigné ce qui nous y emmènerait.

Il a dit : "Celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais : Il en fera même de plus grandes" voulant dire par là que nous ferons des choses bien plus grandes que celles qu'Il faisait.

Il nous a montré l'exemple pour que nous le suivions. L'exemple était de marcher sur ses pas et de faire ce qu'il faisait. Et à travers cela, être ce qu'Il était.

Si vous vous abandonnez à Jésus, votre abandon ne peut pas être en paroles. S'abandonner à Jésus veut dire accomplir sa volonté et suivre son chemin, ce qui veut dire vivre comme un Christ !



Je savais qu'il y avait des hommes avant moi qui avaient découvert ce que j'ai découvert, comme Jésus, et ils sont toujours parmi nous.

Ils existent véritablement dans un corps fait d'une substance plus fine que le corps physique. Ils sont encore avec le monde et aident ceux qui le veulent. En étant dans un royaume beaucoup plus élevé, ils peuvent mieux nous aider parce qu'ils peuvent être partout à tout moment.

Ils ont conscience que le sentiment de séparation n'est qu'un rêve. Ils ont conscience de leur engagement à aider ceux qui sont dans le rêve éveillé, à en sortir – et de savoir qu'eux aussi, sont le Un infini.

Il n'y a pas un seul instant où ces êtres infinis ne nous tendent pas la main. Cela s'appelle la grâce. Plus nous y sommes ouverts, plus nous la recevons.

Il n'y a qu'une seule manière d'y arriver – en nous abandonnant. Que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui se réalise. Cela met l'ego de côté et permet de le lâcher, pour le moment. Cela permet qu'ils viennent nous aider.

La chose qui permet de nous abandonner est le désir de s'abandonner. C'est simple. Quand nous voulons vraiment nous abandonner, nous le faisons. Mais le désir d'être cet ego-corps si important, est tellement fort chez nous que nous ne le laissons pas facilement partir. Le désir de le garder est en général plus fort que le désir de rencontrer les grands Maîtres.

Si vous pouvez vous abandonner, vous pouvez rencontrer Jésus.

Chaque rencontre que vous avez avec ces grands Maîtres, fait de vous une personne différente. Ils font toujours quelque chose pour vous. Ils vous laissent avec une nouvelle révélation extraordinaire.

Ils ne vous laissent jamais la même personne. Et c'est ainsi que vous pouvez dire si la rencontre était réelle ou pas ou si c'est juste votre imagination.



C'est difficile de faire la différence entre un véritable maître enseignant et les autres parce que généralement, il est humble et ses qualités sont des qualités intérieures. Parmi les choses à rechercher, je dirais que la plus importante est la paix intérieure imperturbable du maître enseignant. Il ne devient pas orgueilleux quand on lui fait un compliment et ne se rabaisse pas quand on le condamne.

Ensuite, il voit chaque chose avec équanimité. Il traite chaque personne de manière identique et de la même manière. Il ne montre aucune once de favoritisme envers quiconque que ce soit un ange, un vilain ou un animal.

Le contentement et une acceptation complète que "tout ce qui est", sont aussi des signes que l'on doit rechercher, Enfin, il partage sa connaissance – généreusement.



Le chemin vers la réalisation de soi est la manière d'arriver à la vérité ultime de l'homme.

Un Maître est celui qui est devenu maître de son corps et maître de son mental et par conséquent est arrivé à la liberté ultime.

Le mot "guru" veut dire enseignant. Avec un "G" majuscule (G-U-R-U) Gee you are you¹ – cela veut dire un enseignant complètement réalisé, un Maître.

Un Maître peut nous aider à devenir libre.



Pouvez-vous imaginer l'océan comme s'il était l'infini ? Eh bien, nous, l'océan d'être, imaginons de minuscules cercles autour de certaines parties de nous que nous appelons des gouttes et chaque goutte dit : "Je suis séparée de cette goutte et je suis séparée de toutes les autres gouttes." C'est un cercle imaginaire autour d'une partie de l'océan et qui s'appelle une goutte.

Mais en réalité, chaque goutte est l'océan même. Elle a toutes les qualités de l'océan : elle est mouillée, elle est salée, elle est composée de H₂O, etc. Et tout ce qu'est l'infini, nous le sommes.

Voyez-vous, le fait que la goutte est séparée de l'océan est une apparence trompeuse.

C'est seulement quand vous voyez la vérité que vous comprenez cela.

Aucun maître ne perd de vue le un ou le tout. Mais ils choisissent de faire comme s'ils étaient un être séparé pour aider le reste de leur Être qui est endormi à s'éveiller et à sortir de ce rêve de la séparation.

C'est aussi simple que cela. Le point de vue change quand on devient réalisé – on va du sentiment d'être séparé à celui d'être un. Simple ! Simple ! Simple !

Avant, tout est séparé de vous. Après, tout est en vous. Avant, le monde paraît tellement réel. Après, vous voyez le panorama de la vie comme un rêve. Vous savez que ça a la consistance d'un rêve et vous laissez le rêve se dérouler.

Alors, quand vous êtes prêts à quitter le rêve, vous rassemblez toutes vos forces, et avec un grand sourire, vous quittez consciemment votre corps pour entrer dans votre immortalité.

¹ Jeu de mot qui ne fonctionne qu'en anglais. 'Gee' est une exclamation qui veut dire 'Mince alors !' et les lettres U-R-U prononcées séparément en anglais sonnent comme "You are You" c'est-à-dire "Tu es toi". Ainsi, le Maître réalisé est complètement son Soi, désidentifié de son mental et de son corps. NDLT



Le véritable vous est votre Être véritable, votre "Je" tel que vous êtes réellement. Il n'est pas confiné dans le corps ou le mental que vous pensez être en ce moment.

Notre être véritable, notre vrai Moi est comme un écran de cinéma. Votre véritable Être est l'écran qui ne change pas et les images qui sont projetées dessus sont le monde.

Notre Être, l'écran, ne bouge jamais mais les images sur l'écran sont ce qui bouge.

Quand vous regardez les personnages sur l'écran et tout ce qui se joue dessus, les feux, les inondations, les bombes, rien ne touche l'écran. Les feux ne le brûlent pas, les inondations ne le mouillent pas, les bombes ne le détruisent pas.

Cet écran, tout comme notre véritable Être, est immuable et inatteignable, parfait.

Mais l'action se superpose sur l'Être, comme elle le fait sur l'écran. Quand vous vous éveillez au fait que ce cinéma, ce film de notre univers a autant de consistance qu'un film, alors, à partir de ce moment-là, vous savez que l'action du monde est aussi réelle qu'un film.



Mon souhait pour chacun d'entre vous, c'est que chacun de vous atteigne le stade le plus élevé pour que nous puissions avoir sur terre, ce paradis dont tout le monde rêve, là où la vie est belle, où la vie est facile et où chacun a le plus grand amour et respect pour les autres !

Cela ferait disparaître toute la misère, toutes les maladies, toutes les pensées de guerre et de destruction seraient éliminées de notre esprit et à la place, nous aurions juste le contraire : l'amour, la beauté et la joie.

En résumé, mon rêve est que chacun (le reste de moi !) parvienne à la même complète connaissance que moi pour qu'il en soit complètement fini de la misère et du malheur.

Avec Amour,

Lester

Écrit en 1972